

L'EMPREINTE : UNE TRILOGIE

mon père vu de la lune

Marie Cliche



Cette nouvelle édition préparée par iF :: créativité collaborative
a originalement été publiée aux éditions du Lilas en 2003
sous le titre *Partir en douce*.

Révision : **Elyse-Andrée Héroux, Sylvie Martin**

Correction : **Elodie Faure**

Images de couverture : **Odile Joron**

Direction de création : **Nathalie Houde**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN PAPIER : 978-2-9817563-0-5

ISBN EPUB : 978-2-9817563-1-2

© Tous droits réservés, Marie Cliche, 2018

Dépôt légal — 2018

Mon père vu de la lune

L'empreinte: une trilogie

Ma mère est un cactus

Mon père vu de la lune

Mes yeux trop bleus

Marie Cliche

Mon père vu de la lune

L'empreinte: une trilogie

1

Ruth, c'était mon nom de pute. Idéal pour une pute. Surtout pour une pute pas très douée. D'abord, le rut ne m'intéressait pas. Ensuite, je tombais toujours dans la Lune. Chaque fois, c'était la même chose. Sitôt que le client m'avait visée, je disparaissais. Mentalement, je veux dire. J'allais rejoindre la face cachée de la Lune. Pendant qu'ici-bas on me prenait, là-haut, dans ma solitude lunaire, je m'abandonnais à l'inexistence. Quand je retombais sur Terre, le client avait disparu. Souvent avec ma paye. Pour m'être surpassée en nullité, sans doute. Du moins, c'est ce que j'en déduisais. En fait, je ne me souvenais de rien. Ou presque, quelques vagues manœuvres... grognements... Je ne savais jamais si j'avais satisfait le « monsieur » du monsieur. Quand un client s'achète une pute qui se nomme Ruth, il est en droit de s'attendre à mieux. Avec moi, il se butait à une poupée de chiffon. Souvent je l'entendais de là-haut se remballer en pestant, convaincu d'avoir été victime d'une imposture. Qu'il reparte avec la caisse, je le comprenais. Non, j'étais juste une pute idiote, incapable de faire honneur à ma profession et encore moins à mon nom. Si je l'avais emprunté encore ce nom, on aurait pu comprendre. Mais il figurait sur mon baptistère : Marie-Ruth-Camille Lambert : Marie, pour faire plaisir au curé ; Ruth, pour faire plaisir à ma marraine ; Camille, pour faire bien. Sauf que je n'étais à la hauteur d'aucun de mes prénoms. Je n'étais ni une sainte, ni une filleule empressée, pas plus que la digne fille de ses bons parents. J'étais... j'étais... allez savoir ! Donc, puisque je ne pouvais prétendre à rien,

pas même à moi-même, et que j'avais fait du latin, *nihil*, je m'appelais.

Jusqu'à ce que je débute mon cours classique, je ne m'appelais pas. Je veux dire, dans ma tête. Je ne m'auto-appelais pas. Quand on me demandait mon nom, sur le coup, j'avais une sorte de blanc, comme une mini-implosion au centre de mon cerveau suivie d'un petit vacuum. Puis ça me revenait. « On, m'appelle Camille », que je disais. M'être écoutée, j'aurais répondu : « Je m'appelle rien. » Ce qui aurait eu pour effet d'attirer l'attention, la dernière chose que je cherchais. Pire ! D'avoir « l'air » de vouloir attirer l'attention. N'être rien, voilà ce que je voulais. N'être rien, pas même un courant d'air. N'exister pour personne. Coller au vide interplanétaire qui me trouait la tête. Donc, je ne m'auto-appelais pas. Sinon, rien. Avec un « r » minuscule, évidemment. Mais même ce mot m'agaçait. Je l'entendais prononcer partout, par tout un chacun à propos de tout et de rien. Y compris par moi quand je n'avais pas d'autre choix. Rien, avait fini par désigner tout. Un mot dévié de son sens par un monde qui avait horreur du vide dont je faisais partie. Aussi, quand j'ai découvert son équivalent en latin, une langue morte, j'ai tout de suite sauté sur ce mot pour le faire mien. *Nihil*... Avec un nom en latin, j'aurais la paix. Pourrais traverser la vie sans m'entendre interpeler par tous les quidams de la Terre. Sauf par le Pape ou les curés. Mais pour un temps seulement. Déjà que les prêtres disaient la messe en français au son des guitares électriques, sous peu, je serais tranquille. Du moins, côté curés. Ne me restait plus qu'à me tenir loin du Pape. Ce qui serait facile. Et décoller pour la Lune durant mes cours de latin. Ce qui serait encore plus facile vu que j'arrivais à filer là-haut en tout temps, toute circonstance. « ... *nikil* », qu'il prononçait mon prof de latin, avec un « k ». Je trouvais ça beau, *nihil*. Je trouvais que ça sonnait bien. Surtout avec le l final qui

n'en finissait plus d'aller mourir dans mon néant intérieur. *Nihil*... infiniment rien.

M'arrivait parfois de m'apercevoir. Je veux dire... de voir de quoi j'avais l'air. La plupart du temps dans l'œil lustré de mon interlocuteur. N'entendais alors rien de ce qu'il disait. Les yeux braqués sur mon reflet, me voyais. Et c'était laid. Très laid. Même quand mes cheveux gras brillaient de propreté. Vilain ! Vilain de *villanus* qui veut dire vil. L'œil de l'autre reflétait la dernière des dernières créatures sur Terre, la mocheté des mochetés, la salope des salopes. Et je me demandais comment il ou elle arrivait à me parler. Moi, ne me serais jamais adressé la parole. À croire que tous étaient aveugles. Ou, comme moi, indifférents. Mais, de leur indifférence, j'en doutais. Y avait qu'à les voir tous ces humains passer leur temps à se mourir d'amour ou de haine pour leur prochain, à se pâmer pour un toutou en peluche, à engueuler leur tondeuses à gazon, idolâtrer l'argent, Elvis Presley, le Pape, s'enflammer pour des causes allant du sauvetage des Biafrais jusqu'à celui du moucheron de la patate rousse de la Papouasie subtropicale. Moi, en « bonne *nihil* », je ne ressentais rien. Ou presque. Que quelque contentement et autre vague sentiment en périphérie de mon aura. Je sentais d'une façon disons... aérienne, éthérée. Comparée aux descendants de Cro-Magnon qui m'entouraient, aussi bien dire que je ne ressentais rien. J'en avais conclu que j'étais inhumaine. Inhumaine, parce que non humaine. J'avais dû atterrir sur cette planète par erreur. Sûrement par erreur. Dieu... non, pas Dieu... pas Dieu puisqu'Il appartient au monde des humains. Disons que... que je me considérais comme une erreur de la création, une bavure de l'existence. Qui d'autre que moi pouvait affirmer qu'aimer, ou être aimé, le laissait froid ? Est-ce que j'aimais ma mère, moi ? Mon père ? Mon frère et ma sœur ? Est-ce que j'aimais notre chatte ? Le chien du voisin ? Ma chambre ? Mes jeans neufs ? Mes amis ?

N'en n'avais pas. Est-ce que j'aurais aimé avoir des amis ? Non. Est-ce que je vibraï à la générosité de mon père qui s'occupait toujours de la collecte annuelle pour les pauvres du quartier et des finances de la fabrique ? Au message d'amour de Jésus, Gandhi, Martin Luther King et autres John Lennon de ce monde ? Alors que tous se réclamaient de l'amour, moi, j'ignorais totalement de quoi ils parlaient. N'y comprenais rien à l'amour, pas plus qu'à l'humanité, à la vie, ou à l'existence.

Heureusement, l'existence avait créé la Lune. Mon royaume. M'y tenais pratiquement en permanence. Sauf qu'il fallait bien que je revienne sur Terre de temps en temps puisque mon corps y habitait. Quand j'atterrissais, toute mon énergie passait à me donner un air normal... manger, me laver, me vêtir, aller à l'école... fonctionner minimalement pour me fondre dans la masse, quoi. Histoire qu'on me foute la paix pour que je puisse reprendre le large aussi souvent que possible. Non pas que j'aimais la vie là-haut. C'était le seul endroit de l'univers où je pouvais m'approcher de ce que je recherchais par-dessus tout : l'inexistence. Voulais juste « ne pas être », ne... pas... être ! Ce qui, à mon avis, diffère totalement de la mort. Je ne voulais ni vivre, ni mourir. Je voulais simplement n'être dans aucune expérience existentielle, fusse celle d'un grain de poussière cosmique. La mort, la soupçonnais de réserver aux humains une existence encore plus intense que la vie. L'Asie bouddhiste au grand complet aspire à la mort. Quant à nos curés, ils nous promettent ciel, purgatoire et enfer. Et c'est sans parler du moment de la mort qui, à lui seul, engendre des émotions aussi fortes sinon plus qu'à la naissance. Finalement, on n'en finit plus de vivre. Ce que, justement, je fuyais à m'en désincarner. Ma cousine Rachel l'avait dit d'ailleurs : « Vivre ou mourir, c'est pareil » Sur le coup, n'avais rien compris à ce qu'elle avait voulu dire. Trop jeune, à l'époque. Mais cette déclaration m'avait donné

l'impression qu'elle contenait une part de vérité. Une vérité qui, malgré la nébulosité de sa parabole, venait tout aussi nébuleusement conforter mon aspiration à l'inexistence. Ses mots s'étaient frayé un chemin jusqu'au tréfonds de « *ma nihil* ». Ça nous avait rapprochées, Rachel et moi. On était si différentes.

Si mourir n'était pas mon but, par contre, je ne voyais pas comment je pouvais atteindre l'inexistence, ou même seulement m'en approcher, autrement qu'en passant par la mort. Et pour mourir, encore fallait-il s'y mettre. Mais voilà, j'étais une larve. Cataleptique. Comateuse. Impuissante. L'impuissance tétanisait ma vie tout entière. Du plus loin que je me souviens, tout ce qui m'arrivait, relevait toujours d'une source extérieure. Tout venait des autres. En bien, comme en mal.

Parfois j'étais à l'origine d'un événement. C'était alors soit par inadvertance, soit par inertie. L'affaire de ma chambre, par exemple. Si un jour j'ai réussi à obtenir ma propre chambre à coucher, je peux en remercier mon coma. Ma sœur Louise et moi partagions la même chambre. En bonne traîneuse, j'abandonnais toujours mes oripeaux par terre au centre de la pièce, ou mieux, sur le lit de ma sœur. Louise, plus ordonnée qu'une religieuse, arrachait alors à son couvre-lit tendu comme un Saran sur un bol de restants, mes vieilles chaussettes ou mes petites culottes en hurlant après sa calamité de sœur. Moi, tout à fait inapte à devenir une jeune fille rangée, à ramasser ne serait-ce qu'une seule de mes chaussettes sales, je maintenais mon travers dans un mutisme total tout en me disant qu'elle avait bien raison ma sœur de vouloir me foutre à la porte. Tant et si bien que Louise s'était mise à revendiquer une chambre pour elle seule. Comme mon père lui passait tous ses caprices à son aînée, et que l'aînée en question le lui rendait bien, ce qui, d'ailleurs, me dépassait totalement, cet amour admiratif d'une fille pour son père, m'agaçait en fait,

me titillait la périphérie plus que tout sur Terre, le moindre signe d'amour paternel ou filial me râpant l'aura jusqu'au sang, le moindre sourire entre eux, la moindre gentille taquinerie me faisant basculer dans l'obscur énéigme de l'amour, n'en fallait pas plus alors pour m'enfuir vitesse grand V sur la Lune, là où n'y avait rien à comprendre. Bref, pour faire plaisir à sa fille, mais surtout parce que ça faisait son affaire, mais ça, c'est une autre histoire, mon père avait construit une seconde chambre à coucher au sous-sol. La mienne. Tout ça pour dire qu'impuissante j'étais en tout. Alors me mettre en frais de mourir, et, une fois de l'autre bord, mobiliser toute mon énergie de larve trépassée pour chercher la grande sortie, celle qui me mènerait à l'inexistence, c'était au-delà des moyens de « la *nihil* ».

Tandis que je désespérais de mourir, voilà que par un bel après-midi d'été mon corps m'a prise par surprise en quittant la maison pour toujours. Comme ça, tout simplement. N'en revenais pas. J'ai dû me tromper de porte, que je me suis dis une fois dehors. J'avais suivi mon corps comme un maître suit son petit chien au bout de sa laisse. C'était le 10 juillet 1968, le jour où l'homme a mis le pied sur la Lune. L'homme avec un petit h, oui ! Les hommes qui débarquaient dans mon royaume, maintenant ! Manquait plus que ça. Et fiers de leur coup. Fiers de conquérir une planète morte. De marcher sur le corps de la grande dame du ciel. Pendant qu'ils alunissaient, moi, cramponnée au siège de la toilette depuis une bonne demi-heure, maux périodiques obligent, j'entendais le *chum* de ma sœur au salon se prendre pour Neil Amstrong. L'idée de tomber tout à coup sur la tête de mon beau-frère au détour d'une dune lunaire, m'a « rachevé la *nihil* ». Commençait à y avoir trop de monde là-haut. Mon ventre s'est déchiré. S'est vidé net de son sang. Un gros bouchon noir flottant... failli tourner de l'œil. C'est là que j'ai vu mon corps se lever et traverser la maison le plus

naturellement du monde, comme s'il allait tout simplement chercher un verre de lait au frigo. Mon corps n'annonçait tellement rien de particulier que personne n'a daigné lever l'œil sur lui. Mon père qui s'apprêtait à changer de voiture, avait gardé son nez bien planté dans son dépliant Ford. Ma mère, le téléphone vissé à son oreille, avait continué de raconter dans le détail sa visite chez le médecin à ma tante Gisèle. Mon petit frère Michel lui, qui avait construit une cabane de blocs Lego au milieu du salon, avait poursuivi ses tentatives d'y fourrer la chatte dégriffée miaulant à tue-tête sur fond sonore de télé, pendant que mon futur beau-frère alunissait sur le sofa aux côtés de ma sœur plongée dans son livre de chimie. Rendue dans le hall, ma main a ouvert la porte normalement pour la refermer tout aussi normalement derrière moi sur son coussin de caoutchouc. Pffuit ! que ç'a fait. De l'air. J'avais refermé la porte sur rien.

2

Quitter la maison m'avait donné des ailes. Enfin... une façon de parler vu mon état tétanique. Toujours est-il que, le temps de rejoindre mon corps au coin de la rue, j'étais prête à prendre les commandes. Les commandes de quoi ? N'en savais trop rien. L'important étant que, tout à coup, une pulsion m'animait : partir. Partir pour où ? Autre grand mystère. N'en avais aucune idée. Tout ce que je savais, c'était que j'avais quitté la maison pour l'éternité. J'ai donc pris un bus qui m'a menée au centre-ville. Où j'ai suivi des gens pressés qui, eux, semblaient savoir où ils allaient. J'ai abouti dans l'ouest de la ville, un quartier misérable affligé de nombreux immeubles désaffectés qui désolaient l'ambiance. Un quartier à peu près désert où il faisait bon errer. Ce que j'ai fait jusqu'à la nuit. Jusqu'à ce que la Lune apparaisse dans le ciel, suspendue au-dessus d'un édifice abandonné aux mauvais coups des pauvres et aux injures du temps. Tel un phare, la Lune m'indiquait mon nouveau domicile.

De fait, au deuxième étage j'ai trouvé la planque parfaite. Un ancien local de judo. Ou de karaté, ou de yoga, ou de massage. Je penchais plus pour un ancien champ de bataille que pour un lieu de détente épidermique. À cause de l'odeur. Ça sentait le petit jus de bras vieilli en fût. Le plancher de bois en gondolait. On y avait sué, dans ce local. Ça se humait. J'ai dit la planque parfaite parce que l'essentiel s'y trouvait : un vieux matelas de gymnastique humide et mité marinant dans son coin, une fenêtre soudée à son cadre, une salle de bains

comprenant un tuyau de douche décapité d'où gouttait de l'eau rouillée, un lavabo craqué et une toilette bouchée dure. Pour compléter le mobilier, une araignée roulée en boule au milieu de sa toile occupait le coin derrière la porte.

Au début, je ne faisais pas la pute, je volais. Quand je vous disais que j'avais des ailes. Je volais juste ce dont j'avais besoin : de la bouffe. Rien d'autre. Rien d'autre puisque je passais mes journées étendue sur le matelas à regarder le vide. À enfin juste être là, chez-moi, sur la Lune, à dessiner dans la poussière de Lune. Rien ni personne pour m'enlever à ma nuit cosmique, pas même la tête du beau-frère. Déjà que sur Terre, m'en serais bien passée du beau Pierre. Toujours à la maison. *Because* Louise qui ne vivait que pour lui, ne parlait que de lui, ne respirait que lui, le voulait en tout temps, en plus de son cher père. Quand ma sœur parlait de son Pierre, elle disparaissait, fondait, se répandait comme une coulée de lave. D'accord, il était beau. Futur mathématicien. Bon gars, aussi. Éminemment aimable, quoi. Comme ma sœur en dépit de son agaçante ferveur d'amoureuse. Après le père, le *chum* ! Normal, il paraît. Prenait trop de place, le beau-frère. Quand il était là, n'y en avait que pour lui. Il occupait le terrain mur à mur, y compris celui de père, mère, frère et surtout, de ma sœur. Dans sa tête comme dans sa chair. Elle l'avait fait, Louise. Sûr ! En fouillant son tiroir pour lui piquer une paire de bas nylon que j'éraillais pratiquement sur le champ, donc toujours à cours, donc piger dans la réserve de ma sœur, bref j'étais tombée sur un calendrier. Cinq jours par mois marqués d'un gros X. Ses jours fériés. Son *chum* la squattait corps et âme. Elle se pâmait sur le brun profond de son veston de velours du parfait étudiant aussi amoureuxment que pour sa mignonne tache de naissance qui ornait sa rotule gauche. « Une rotule à croquer » qu'elle racontait, tout sucre. Elle en tremblait. D'après Louise, c'était « l'amour ». Devenait lumineuse, ma sœur, quand elle parlait

d'amour. Lumineuse comme une illuminée. J'étais supposée comprendre un jour. Moi, je trouvais ça... cucul. Me disait rien d'aimer. Ni père, ni mère, ni frère, ni *chum*, ni bête, ni fleur, ni fourmi, ni roche, ni atome, ni tout. Préférais de loin mon inexistence de *nihil*.

Je disais donc que tout mon temps passait à occuper le vide sur mon matelas, telle l'araignée au milieu de sa toile. Sauf quand l'envie me prenait. Ça m'obligeait à quitter mon nirvana. Souvent je pissais dans le lavabo. Mais pour le gros œuvre, fallait que j'aille ailleurs, que je sorte. Alors, j'en profitais pour faire des provisions. Comme je débarquais à l'épicerie avant d'atterrir sur Terre, une fois sur deux je me retrouvais avec le commis à mes trousses. Si bien que ma vocation de voleuse n'a duré que quelques semaines. À la fin, n'en pouvais plus. Un boulot trop exigeant, voler. En plus d'avoir à détalier au quart de tour, j'en étais venue à devoir sacrifier du temps de Lune pour élaborer des stratégies. Qui d'ailleurs, échouaient presque toujours. Ma virée Chez Aldo, par exemple.

Ce jour-là, je ne sais pas ce qui m'a prise, mais il me fallait un saucisson. Le même que celui que mon père rapportait de la charcuterie en face de son bureau de comptable. Plus tôt dans la semaine, j'avais repéré cette vitrine qui croulait sous une avalanche de boudins. Et puis, ça m'est revenu. Tout à coup, m'en fallait un. Fallait que je m'enfourne un saucisson. J'y suis donc retournée. Ma stratégie : passer une commande impossible du genre, une livre de jambon fumé au bouleau noir de Sibérie, évidemment lancée sur le ton assuré d'une cliente vraiment désireuse d'acheter. Puis, déçue de la réponse négative du boucher, quitter calmement les lieux avec mon butin déjà planqué sous ma veste. Ça devait marcher. À peine avais-je mis un pied dans l'épicerie que je repérais au fond du magasin une grappe de longs bâtons

vineux et vérolés pendouillant au-dessus d'une pyramide de barriques d'olives. Parfait ! Mais d'abord, jeter un coup d'œil à Aldo. Derrière son comptoir, il jouait du couteau sur un jambonneau. Devant lui, quelques clients attendaient d'être servis. Me suis donc frayé un chemin à travers les frigos à fromages et autres étalages de produits fins jusqu'à la fameuse grappe de boudins. Après avoir palpé quelques spécimens, j'ai choisi le plus long que j'ai camouflé aussitôt sous ma veste tout en m'alignant tout bonnement vers la porte. Victime d'un excès de Lune, j'avais complètement oublié ma stratégie du jambon de Sibérie et filé directement vers la sortie. Ayant flairé ma manœuvre de filou, Aldo a jeté un œil torve au bas de ma veste où, mine de rien, le bout de mon saucisson dépassait. Armé de son sabre, il s'est lancé à ma poursuite en hurlant ses « italianeries ». Agrippée à ma prise, je me suis mise à galoper dans la ville comme une autruche effarouchée. Dix minutes plus tard, à bout de souffle, je m'écroulais sur un parking derrière un bar de danseuses nues, tapie entre une *Jeep* et une *Mercedes*. L'avais échappé belle. Empalée par le sabre d'Aldo... m'aurait saisi la larve. Le temps de me ressaisir, de respirer de nouveau normalement, et ma décision était prise. Fini de faire la voleuse. Pas pour moi, ce métier-là. Le mollet d'une none contemplative, moi, pas celui d'une sprinteuse. Encore moins celui d'un haut stratège. Suis restée là, affalée contre le pneu de la bagnole à méditer ma décision tout en encaissant les clins d'œil violacés du néon au corps de déesse qui ornait la porte arrière du bar jusqu'à ce que j'allume enfin. Pute ! Pute, ça m'irait mieux. Me semblait... Et... oui... c'est ça... oui... je pourrais opérer de la Lune. C'est ça... opérer de la Lune. De fait, mon premier client, je ne m'en souviens pas.

Pour fêter mon changement de carrière, j'ai trinqué en m'arrachant les dents sur mon saucisson sec. De toute façon, mon cul, c'était tout ce que j'avais. Mon cul et mes quatorze

ans. « T'es assise sur une petite mine d'or, ma belle » m'avait dit un jour un policier rencontré dans le parc que je traversais tous les jours en rentrant de l'école. J'avais pris l'habitude de m'arrêter un moment dans le grand carré de sable qui séparait les balançoires de la petite fontaine. Après avoir arrosé le sable, j'utilisais un bâton de *Popsicle* pour dessiner des formes... disons lunaires. Un petit sourire malin au coin des lèvres, le policier était venu délibérément se planter au beau milieu de mon esquisse pour me balancer sa petite vérité de la vie. Du haut de mes huit ans, n'avais rien compris à sa mine d'or. Les yeux rivés sur ses gros pieds d'homme trônant sur mon dessin tout ravagé, j'avais décidé que dorénavant, ne dessinerais plus que dans la poussière de Lune. Mais là, appuyée contre la *Mercedes*, je venais de saisir sa petite révélation. Et de l'adopter. Parce que, pour trouver la force de m'envoyer de l'autre côté de la vie, et atteindre l'inexistence, j'avais du chemin à faire compte tenu de mon état larvaire. Surtout, des biceps à me fabriquer. Passer de larve à femme forte. Des biceps de battante qu'il me fallait. Mes atouts aurifères m'aideraient plus efficacement que mon pathétique talent de voleuse. Sûr ! Pute, de *putidus*, putain, prostituée, garce. Garce ! voilà ce qu'il me fallait. Développer une énergie de garce. Pute, j'y arriverai.

Suis vite arrivée au bout de mes maigres provisions. Y compris de mon saucisson. J'ai donc dû démarrer ma carrière de pute. Me suis mise au boulot. En solo. Pas de maquereau. Ces maquereaux qui auraient bien voulu me protéger : Le Grec... Cure-dent... Boris... et autres Tornado. Résultat, je devais marauder large à cause des territoires. Les putes faisaient la chienne de garde pour leur homme. Pour éviter la surchauffe, vadrouillais la ville d'est en ouest. Ne faisais que les parkings. Pas question d'amener le client au Tourist Room pour qu'il s'éternise. Encore moins à mon monastère. Déjà que l'araignée lovée au milieu de sa toile prenait trop de

place à mon goût. Puis je voulais ça vite fait, bien fait. Enfin, bien fait... en tout cas, pas de comptes à rendre à personne. Pas question de régresser. Continuer d'exister pour rien, ni personne.

J'ai mangé des volées, ça, c'est sûr. Me faire tabasser, c'était nouveau pour moi. Physiquement, je veux dire. J'ai encaissé mes premiers coups en raison de ma lenteur à redescendre sur Terre. On m'avait averti pourtant d'aller jouer ailleurs. Plusieurs fois déjà. Au début, on se contentait de rôder autour de l'auto de mon client qui essayait d'obtenir satisfaction d'un chiffon. Ensuite, on y allait plus directement. « Une pute balafrée, ça refroidit son client, la petite » qu'un *bum* m'avait balancé en se curant les ongles avec sa lame chromée. Mais les menaces, moi, ça ne me faisait pas un pli sur mon inertie. Jusqu'à ce qu'un ours me tombe dessus. Le Big Bang. Bing dans le ventre, bang sur la gueule. Finalement, un coup de sifflet inespéré avait rappelé la bête à son maître. « Simple avertissement » que l'ours avait grogné. Musclé, celui-là. Ça promettait. J'ai alors réalisé qu'une raclée, c'était moins pire que je pensais. Ça fait mal sur le coup, mais ensuite, c'est fini. Comme je changeais de territoire pour chaque quart de travail, j'arrivais à échapper aux maquereaux assez facilement. Sauf à la poigne de Pat-de-Soie. Une vraie sangsue, celui-là. Le fer à cheval étampé sur mon front, c'est lui. Sa bague, je veux dire. Malgré tout, je préférais cent fois plus me prendre une bonne taloche de temps en temps que d'avoir un homme sur le dos tout le temps. Après, me restait plus qu'à ramasser « ma *nihil* », bienheureuse de la ramener seule à mon dojo tranquille.

Pour une pute, travaillais peu. Aux trois soirs en moyenne, seulement. Suffisait à payer la bouffe et autre équipement qu'exigeaient mon nouveau métier et la vie sans électricité. Des bricoles... chandelles, allumettes, savonnettes,

chaufferette (on gelait dans mon palace), un manteau pour l'hiver qui s'annonçait, jupettes, bottes de vinyle, bas nylon (saloperie de bas nylon ! une vraie limace sur la peau, chaud l'été, glacial l'hiver, dû être inventé par un voyeur)... puis de la bière. M'étais mise à la bière. Parfois, prenais de la coke. Mais je préférais l'alcool... filtre de velours qui me caressait le dedans en prenant son temps pour me mener à mon néant. La bière était plus compatible avec ma nature lunaire que la coke qui m'affolait les neurones. M'en filais une dose seulement quand, de Lune, j'avais une overdose.

Finalement, je m'en tirais plutôt bien comme pute. J'avais réussi à refaire ma vie, une presque vie sabbatique tout en reprenant du poil de la bête. Après tout, j'avais dit non aux maquereaux. Bon, d'accord, plus par inertie que par bravoure, mais quand même, y avait de la garce là-dedans, non ? Maintenaient mon but, non ? Maintenaient le cap sur la grande sortie, non ? M'en réjouissais presque. En périphérie, du moins. D'ailleurs, j'aurais bien voulu continuer sur ma lancée. Mais Baby Doll, une des filles à Polo, est venue tout gâcher. Une Française. Une vieille pute de vingt-neuf ans qui draguait avec une chaîne à breloques autour du cou. Une suce en or massif lui étranglait la pomme d'Ève. « J'suce comme un bébé qui a pas tété depuis trois jours, bordel ! » qu'elle lançait au client, toute tétine à l'avenant. Ça ne marchait pas tout le temps. Surtout quand je traînais dans les parages. Avec ma petite gueule de quatorze ans qui en avait l'air de douze, une suce, même en or massif, ne pouvait rien contre moi. Pute, Baby Doll, mais pas folle. Elle voyait bien qu'elle faisait mémé, avec ses vingt-neuf ans. Quand Polo me laissait travailler dans le secteur, « gratos » en plus, la pauvre menaçait de le quitter tout en montant les autres filles de son harem contre lui. Toutes les filles gueulaient. Lui, riait. C'était son truc pour les garder excitées. « Une fille échauffée, y a pas mieux pour lever le client » qu'il disait. Moi, m'en foutais. Du

moment qu'on me laissait boulonner. Mais Baby Doll, elle, enrageait sous les feux de son lampadaire. Bien plus par peur de perdre son territoire dans la tête de son Polo, que son territoire dans la rue. Et puis un jour, Baby Doll a eu trente ans. Un 13 décembre, à moins vingt-deux degrés. Elle s'est offert un cadeau, la Française. M'a vendue. Pour se réchauffer le cœur, sans doute. Comme on avait le même dealer, c'était facile de me faire embarquer. Elle risquait gros, Baby Doll, mais faut croire que son Polo, elle l'avait dans la peau.

Avec mes pois chiches de biceps, n'avais pas les moyens de me zigouiller, de franchir la porte mortuaire. Me suis donc laissée cueillir par la police comme par un client. Et parce que j'étais mineure, et que j'avais refusé net de voir mes parents, ma geôlière, tout sourire, m'a alors annoncé qu'on allait me conduire directement dans un centre d'accueil. Culbute dans mon coma. Encore plus profond qu'avant. Malgré l'allant que j'avais pris dans la rue. Moi qui pensais tout naïvement qu'on allait me jeter en prison d'où je pourrais m'évader pour aller dessiner à perpétuité dans la poussière de Lune, plutôt, on me conduisait à la chambre des tortures. On allait « m'accueillir ». On allait s'occuper de moi à n'en plus finir.

La clientèle du centre, des « victimes de la société » comme disait Claudette, ma cheffe de module, se répartissait en cinq groupes de huit filles. Chaque groupe occupait un module de vie autonome : *Le Rubis*, *L'Émeraude*, *Le Saphir*, *L'Opale* et *La Turquoise*. J'ai débarqué au *Rubis* en pleine opération « sapin de Noël ». Deux filles lavaient la vaisselle tandis que six autres s'agitaient autour de l'arbre en faisant la gueule. Claudette, une acharnée de la joie de vivre, m'a présentée en long et en large à mes nouvelles *colocs* : Jacinthe, Manon, Angélica, Diane, Judith qui m'a reçue en levant tout à coup mon gilet pour vérifier si j'avais un *tatou* sur un sein. Folle des *tatous* et des seins, Judith. Voulait déjà copiner, celle-là.

Bref, avec moi, ça faisait neuf filles au module. Une de trop. En attendant, on me caserait dans la chambre de Josée, la surveillante de nuit. En attendant quoi?... un départ?... une fugue? On ne m'a rien dit. Soudain, une longue flammèche est venue illuminer la tignasse noire d'Angélica. Une des victimes avait mis le feu au sapin avec sa cigarette. Au lieu de l'éteindre, les filles, en manque d'action, s'étaient mises à applaudir. Sauf Claudette qui s'était jetée sur le plat à vaisselle pour balancer son contenu sur les flammes. En moins de deux, nouilles, laitue et autres condiments à saveur d'eau sale décoraient l'arbre de Noël. Confinées à nos chambres, les victimes. Jusqu'au lendemain. Fiou! J'avais échappé de justesse à l'accueil des filles. Quant à Claudette, elle avait fait sa Claudette. Installée à son pupitre de surveillante, elle a tapé sur sa machine à écrire toute la soirée durant. Voulait sauver le monde, Claudette. « Le monde devait savoir... comprendre », qu'elle disait. Claudette écrivait un livre.

Moi, le monde ne m'avait jamais concerné. Vice versa. Pas plus que la famille, d'ailleurs! La preuve, après mon départ de la maison, mes parents n'avaient rien signalé à la police. Ils me faisaient confiance, qu'ils avaient déclaré à l'agent, suite à mon arrestation. En fait, ma fugue leur avait foutu la trouille. Peur, qu'ils avaient. Peur que je parle. Que je révèle que, depuis ma petite enfance, mon père s'intéressait plus à mes fesses qu'à celles de ma mère. Ne l'avais jamais dit. N'en n'avais même jamais parlé. Et n'avais aucune intention de le faire, non plus. Mais ça, ils l'ignoraient.

Pourquoi le dire? Quelle utilité? Quand mon père « faisait pour mon bien », comme il disait, décollais si vite vers la grande dame du ciel, qu'en fait, ne sentais rien. Me faisait rien, donc. Alors pourquoi en parler? La première fois, je me souviens, j'avais environ trois ans, pas plus puisque ma tête appuyée contre la porte de la chambre touchait à peine

la poignée. Il avait approché son attirail de monsieur près de mon visage et, j'ai eu si peur que j'ai rebondi net sur la Lune. Évincée de moi. Il m'avait évincée de mon corps. Vidé mon corps. Un bon truc, finalement. Que j'ai vite repris à mon compte. La fois suivante, me suis envolée toute seule. Et toutes les fois à venir. Suis vite devenue une pro. Un rien m'êjectait. Mon père n'avait qu'à me frôler du regard, même très subtilement pour que je m'évade de mon corps. En fait, décollais à volonté. Pour tout comme pour rien. Sauf que plus tard avec les clients, ça s'est avéré moins intéressant. Pour eux, je veux dire. Une poupée de chiffon en guise de pute... Trop tard. N'y pouvais plus rien depuis longtemps. Comme je n'avais aucune ambition de me bâtir une clientèle, n'allais pas essayer de m'habituer à rester sur Terre. Non, monsieur et madame Lambert n'avaient rien à craindre. Si *nihil* avait quitté la maison, ça n'avait rien à voir avec eux. C'était seulement pour aller rejoindre l'au-delà de l'au-delà.

Quinze ans et condamnée jusqu'à l'âge de raison, comme de raison. Ne ferais que trois mois, deux semaines, cinq jours, quatre heures douze minutes à leur garnison : lavé nourri - logé vêtu couché et ôté levé et ôté couté divertie instruite entourée supportée encouragée... un calvaire ! Pour « une *nihil* » en mal de désert, j'étais gâtée. Envahie vingt-cinq heures sur vingt-quatre. Pouvais même pas dormir juste pour moi. Le lendemain, Béatrice, la psy du centre, voulait que je lui raconte mes rêves. Comme si je rêvais... Me demande encore comment j'ai fait pour tenir si longtemps. En fait, je sais. Faisais la carpe. Muette, que j'étais. Le soir de la fameuse flambée du sapin de Noël, j'ai tout de suite compris que pour sauver ma peau, valait mieux ne rien céder. Pas un mot. Sinon, *Le Rubis* au grand complet aurait débarqué sur la Lune. Clair que les victimes, tout comme Claudette, Béatrice, Josée et compagnie, cherchaient toutes à me draguer de leur côté avec leur copinage pourri de bonnes intentions. Elles

ne comprendraient jamais rien, rien à rien à « ma *nihil* ». Ne valait même pas la peine de leur expliquer. Tout ce que je voulais moi, c'était la paix, une paix cosmique. J'ai tenu mon bout. Jusqu'au bout. Sans jamais cracher un seul mot. Silence absolu pour toutes. Résultat, toutes me haïssaient. Les filles, en me gueulant après, Claudette et son clan, en faisant semblant d'accueillir mon silence. Savais bien qu'on n'en finirait plus de m'accueillir, j'avais eu raison de me méfier. Qu'on me déteste, m'en foutais. Surtout, rester au-dessus de la mêlée. Éviter leur petit jeu de *souque-à-la-corde*. Les jeux d'équipe, moi... Née seule, me ferais du biceps toute seule.

Pour qu'on me foute la paix au maximum, fonctionnais au minimum. Comme avant, à la maison. Un minimum qui, au *Rubis*, venait s'échouer sur ma lurette. Béatrice a tout essayé. Même supporter mon silence durant toutes mes séances de thérapie. Mes plus beaux moments. Quand, en bonne psy, elle a réalisé que je prenais ça comme une récompense, j'ai eu droit à un « arrêt de traitement ». Et m'a retournée à mon module en me déclarant : « Tu sais Camille, dans la vie, on ne peut pas toujours s'en tirer seule. Vient un moment où on a besoin de quelqu'un. »

Besoin de quelqu'un, moi ? Mais pourquoi ? « J'veux t'aider » qu'elle disait, Béatrice, « ...te donner des outils pour mieux t'intégrer à la société. » Non mais, de quoi je me mêle ? Et puis, pute, j'étais parfaitement intégrée, non ? Parfaitement autonome, non ? M'étais débarrassée des maquereaux, n'allais quand même pas m'encombrer d'une psy. Une femme forte, que je voulais devenir, moi, non pas « m'enlimacer » davantage en allant me diluer dans son bureau. Et l'autre là, la Claudette. Elle en rajoutait. Me répétait toujours : « J'te vois, tu sais, j'te vois. » Ça sonnait comme une menace. « C'est pour des filles comme toi, Camille, que j'écris mon livre » qu'elle m'avait révélé un soir à la table en me tendant

la poivrière. « J'sais qui tu es, toi, j'te vois. » Ne voyait rien, la Claudette. Ne voyait rien et ne comprenait rien. Sinon, elle m'aurait foutu la paix. J'y serais restée, moi, au *Rubis* si on m'avait laissé tranquille. L'enfer, leur cocon militaire. Jamais, jamais je n'y retournerais. Trouverais la grande sortie avant.

Trois mois plus tard, j'étais toujours de trop au module. Josée qui dormait sur le divan lit du salon se levait tous les matins en chialant contre l'administration. Ce qui tombait sur les nerfs des filles. En particulier sur les nerfs de Dynamite Judith. La mèche allumée en permanence, celle-là. Un jour, elle a explosé sur mon dos. De ma faute si, tous les matins, elle devait encaisser les « josémiades » de Josée. Comme d'habitude, n'ai rien répondu. Ce qui tapait franchement sur les nerfs des filles. Le silence, ça énerve. Le monde ne supporte pas le silence. À la longue, j'étais devenue le souffre-douleur de mes *colocs*. Qu'elles croyaient. Moi, ne souffrais les douleurs de personne. Même pas les miennes.

Les couteaux volaient bas, ce matin-là. Josée avait perdu le contrôle des victimes qui m'aspergeaient joyeusement de leur fiel. Me faisait rien. Ce qui tapait encore plus sur les nerfs des filles. Au bout d'une demi-heure, la relève de la garde est enfin arrivée. Claudette a débarqué en pleine guerre nucléaire. Des mots pour tuer. Elle qui voulait sauver le monde, c'était le temps de sortir ses gros canons. « Silennnnnnnce ! » qu'elle a hurlé. Puis elle a menacé de soumettre tout le monde au silence absolu durant trois jours. Pour un gros canon, c'en était un. Plus un son. On entendait battre les cœurs. Judith qui me tenait le bras avec la poigne d'une femme enragée, prête à me faire la peau, s'est écartée pour me laisser passer. Les autres ont suivi pendant que Josée quittait *Le Rubis* en claquant la porte. Je m'en tirais à peu de frais. Grâce à Claudette.

L'air en orbite, suis retournée à la table pour finir d'avaler ma toast au beurre de *peanuts*. Évidemment, Claudette s'est précipitée sur la chaise voisine en plantant ses pupilles dans le cérumen de mon oreille droite: « J'te vois » qu'elle a répété pour la millième fois. « J'te vois. J'sais qui tu es, d'où tu viens. » Et... j'ai cédé. Ben oui, j'ai cédé. Béatrice avait raison. Vient un moment où on a besoin de quelqu'un. Comme là, alors que Claudette venait de me tirer des griffes des victimes.

Si j'ai mis si longtemps à m'enfuir de leur caserne, c'est parce que je n'arrivais pas à trouver le chaînon manquant à mon bonheur d'ermite urbain. Béatrice m'avait donné la solution. Eh oui ! Dehors, j'avais besoin de quelqu'un. Un compromis s'imposait. Parce que, surveiller le maquereau, mémoriser le calendrier des territoires, arpenter la ville, prendre une raclée, guérir, maquiller mes bleus, ça me gaspillait un temps fou de Lune. Presque autant que lorsque je volais. Sans parler de celui que je perdais à magasiner jupettes et bas nylon. Mais aux exigences du métier, impossible d'y échapper ! Au reste, par contre, solution, y avait : un maquereau. Non pas le maquereau classique à la Boris ou au Grec, mais une morue de maquereau.

J'ai fui le centre en caleçon. Le matin, j'avais cédé à Claudette. À neuf heures huit le soir même, je passais aux actes. Après la douche, j'ai ouvert la bouche. Josée aussi. « Oh ! » qu'elle a fait, surprise d'entendre ma voix pour la première fois. Je lui avais dit que j'avais besoin d'un coupe-ongles. Un gros, pour les orteils. Lui ai demandé les clés pour aller à la réserve située au centre du corridor, à la jonction des cinq modules. Encore sous le choc, et attifée comme j'étais, elle ne s'est jamais doutée que j'étais en train de lui faire mes adieux. Mieux ! La nerveuse, c'était elle. Comme si tout à coup, les rôles s'étaient inversés : moi, la « chef du module », et elle, qui se risquait à une fugue. Elle tremblait presque en me

tendant son trousseau de geôlière. Le trousseau au complet, s'il vous plaît. J'ai pris la porte du *Rubis*, la porte du centre, puis le large à bord d'une nuit d'avril glaciale.

Deux heures plus tard, je retrouvais mon monastère intact. Mieux, même. Dame araignée, qui avait succombé à l'hiver, s'était momifiée au milieu de sa toile. Prenait moins de place. Me suis expédiée illico presto sur la Lune où j'ai soupiré d'aise pendant des jours. Un petit jeûne monastique, rien de mieux pour assouvir un appétit de none. Mais, corps oblige, il a bien fallu revenir sur Terre. Dur de me remettre la Ruth en branle. D'autant plus que, avant de reprendre le boulot, une petite partie de pêche à la morue m'attendait. Une corvée qui, juste à y penser me ré-enlarvait net. N'y connaissais rien à la pêche. La nature et moi, on ne frayait jamais ensemble. Forêts, lacs et bêtes, m'en méfiaient. Soupçonnais tout ce beau monde de savoir mieux vivre que les humains. Du coup, de tenir encore plus à la vie. Des plans pour qu'ils me contaminent de leur instinct de vie maladif. M'en tenais donc à distance. Je savais tout juste distinguer un chien d'une mouche. Alors un orignal d'un castor... Toujours est-il que, si je voulais reprendre du service comme je l'entendais, ce jour-là, de mon grément à pêche, je devais user. D'habitude, n'avais qu'à me pointer sur un parking pour harponner le poisson. Là, pour une morue, un appât plus sophistiqué s'imposait. Parce que ma morue, c'était un bêta. Y avait des limites au compromis.

Tonnerre, qu'on l'appelait. Gros, poilu, visqueux, pas de dents d'en avant, vissé sur sa moto hiver comme été. Il faisait peur. D'ailleurs, c'était son boulot de faire peur. Titre : Accompagnateur-de-collecteur-pour-le-compte-de-dealer. Avec sa tête de bête en guise de carte d'affaire, il était prospère le Tonnerre. On s'arrachait ses services. D'accompagnateur, seulement. Jamais on ne lui confiait d'argent. Il le buvait

systématiquement. Vu les montants... irritant pour les trafiquants. Il en avait perdu ses dents d'en avant. Pas malin, le Tonnerre. Son allure faisait peur, mais sa bêtise, encore plus. On ne savait jamais ce qu'il pensait. Si jamais il pensait. De temps en temps il explosait. Apparemment sans raison. Tout à coup, il se mettait à massacrer une cabine téléphonique, à piocher sur un chien errant ou à concasser un bout de trottoir. On le disait capable du pire. Tout le monde le craignait, s'écartait sur son passage. Hormis accompagnateur, sa vie se résumait à boire et faire péter sa moto. D'où son nom de Tonnerre. Et de Tonneau quand il était soûl.

C'est Cure-Dent qui m'a présentée à lui. Avant mon séjour en dedans. En guise d'avertissement, évidemment. J'allais ramener « ma *nihil* » au monastère quand j'ai vu arriver mon filet de maquereau suivi de Tonnerre qui le débordait de partout. Son homme de confiance pour les « jobs délicates » comme il disait. Parce que lui, il avait les mains trop délicates, justement. J'avais usurpé son putain de territoire un peu trop souvent dernièrement. Ce qui m'arrivait quand les déboires d'une séance hautement « houbloneuse » me rendaient trop paresseuse pour traverser la ville à la recherche d'un parking sécuritaire. Où quand la chaleur humide me ramenait à l'état larvaire. Tapinai autour de mon patelin, alors. Comme Cure-Dent régnait en maître-tyran sur le quartier voisin de mon monastère, risquais une raclée. Ce soir-là, il m'avait surprise pour la troisième fois en un mois dans son secteur. Une nuit trop chaude et trop humide avait miné mon ardeur à la randonnée. En grand seigneur, il m'a donné le choix :

« Tu passes au poste de péage, ou tu dégages.

— Espèce de vieux cure-pipe ! » que je métais surprise à lui balancer.

Mon premier soubresaut de biceps. Cure-dent avait d'abord ricané, puis ramené son pif de *pic-bois* à deux pouces de mon nez.

« Comme ça, ma petite Ruth, tu veux aller faire un tour de moto avec mon homme à tout faire ? Allez, monte ! Tonnerre va se faire un plaisir de te faire goûter à mon tabac. »

J'ai voulu filer mais Tonnerre m'a barré la route. Dû grimper sur sa moto. M'installer dans son dos. À l'ombre de sa camisole roussie de sueur. Huileux, Tonnerre. Il a levé les bras pour empoigner les poignées. Un vent de morue m'a fait basculer de ma selle. Cure-Dent m'a rattrapée par les cheveux. Et s'est excusé pour sa rudesse. Puis on est parti pour une virée. Une virée vers l'infini. Avec Tonnerre au volant, me suis dit que c'était fini. Que j'entreprenais mon dernier tour de piste. Ne l'avais pas prévue, celle-là. J'aurais dû, pourtant. Tout ce qui m'arrivait venait des autres, non ? Curieusement, pour la mort, j'avais toujours pensé que j'aurais à m'en charger moi-même. Visiblement, j'avais erré. Trinquerais. Une mort laide. À l'huile de morue. Normal pour une fille laide. Et là, ne sais pas ce qui s'est passé, suis tombée calme. D'un calme étonnant. Surréaliste. Comme si tout l'espace de l'univers s'était engouffré en moi. Un état... proche de l'inexistence. J'avais raison. La mort me mènerait aux portes de l'inexistence.

La moto fonçait en direction du centre-ville. J'étais prête à encaisser le sale quart d'heure qui m'attendait avant de trépasser. À l'article de la mort, aucune bondieuserie d'humains n'aurait pu me rassurer autant que ce calme « nihilien ». M'imaginai les pires coups de bras de fer de Tonnerre, sereine à mort. Au bout d'un moment, mon chauffeur a ralenti son bolide. On arrivait à l'échafaud. Pas du tout ! Fier comme un étalon, Tonnerre s'est mis à parcourir les rues

au ralenti en faisant frémir le bout de sa langue grise entre ses canines vermoulues. Ça sentait mauvais. Me suis mise à trembler. Serré les fesses. Et j'ai compris. Tonnerre se prenait pour un chef motard pavanant sa blonde sur son bronco. J'ignore où, quand, comment et pourquoi, mais tout à coup j'étais devenue sa blonde. Tonnerre pavanait SA blonde, sur SA monture. À chaque feu rouge, il faisait péter sa moto pour s'assurer que tous les gars du monde le regardaient. On a tourné en rond dans le centre-ville pendant une bonne demi-heure. Ça augurait mal. J'avais peur qu'il ne me tue pas. De fait, il a fini par décrocher de son *merry-go-round* pour me ramener à Cure-Dent. Qui nous attendait, tout souriant.

« Alors ma petite Ruth, on dirait que t'as fait une virée du tonnerre ? »

Blanche, que j'étais. Pétrifiée sur mon siège. Voyais bien qu'on en voulait à mes tripes et non à ma vie.

« Tu peux descendre tu sais. A moins que tu tiennes trop à ton chauffeur. Te serais-tu fait un *chum*, par hasard ? »

Cure-Dent ne croyait pas si bien dire. Tonnerre jubilait. N'avait pas la bouche assez grande pour sourire tout ce qu'il avait à sourire. Avec sa tête de bête, il ballottait son air jouissif entre moi et son chef en faisant vriller sa langue entre ses dents. Résultat, on ne savait plus de quel côté il se rangeait. Avec moi, ou Cure-dent ? Pas rassurant. D'autant plus que personne ne l'avait vu sourire auparavant. Encore moins rire. Il avait la joie gaie ou mortelle, le Tonnerre ? M'attendais au pire. Cure-Dent aussi. Ne souriait plus du tout, celui-là.

« En tout cas, la petite, compte-toi chanceuse d'être tombée sur Tonnerre et non sur Tonneau, parce que là, j'suis pas certain que je t'aurais revue avec tous tes morceaux. »

Ils sont repartis en m'abandonnant à la vie. Plus vivante que jamais, j'étais. Déçue, « la *nihil* ». Très déçue. Me semblait que je venais de passer à côté de quelque chose. De rater la petite sortie qui allait me mener à la grande. La sortie ou l'entrée, c'est selon. Chose certaine, y avait eu un *momentum*. Parce que ça prend un *momentum* pour mourir. Sûr ! Ce soir-là, Cure-Dent m'en avait offert un. L'avais raté. En séduisant mon bourreau. J'ignorais comment j'avais fait mais, de toute évidence, j'avais réussi à séduire Tonnerre en jouant de la Ruth d'une manière ou d'une autre. Elle avait dû s'activer pendant que, dressée sur ma selle, je me vautrais dans mon calme inexistentiel. Ratée, ma sortie. Vraiment, j'étais douée en rien. En *nihil*, quoi. Putain de Ruth !

Après mon évasion du centre donc, m'étais plongée dans une retraite fermée de cinq jours. Au sixième jour, j'ai enfin émergé. Et pris toute la journée pour atterrir solidement dans mes bas nylon avant de partir à la pêche à la morue de maquereau. M'étais pointée au Petit Minou, l'unique bar où Tonnerre avait encore le droit de mettre les pieds en raison des biceps du proprio deux fois plus gros que les siens. Vers les onze heures, mon homme s'est amené sur son engin, nimbé de son halo d'humeur grise semi-consciente habituelle. Une pétarade rituelle avant de mettre pied à terre et il enchaînait sa vieille moto comme si c'était une *Harley* de série. Il s'est essuyé la bouche du revers de sa manche puis, la gueule pendante, salivant toujours, il alignait la porte du bar, pressé de biberonner.

« Eh ? Sylvain ? » que j'ai lancé.

D'un bond, il s'est tourné vers moi en visant la Ruth d'un œil allumé que je ne lui connaissais pas. Plus surpris que ça, il se transformait en statue de sel. Puis il m'a expédié un regard d'idiot terrifié. Là, c'était moi l'étonnée. Comme si je

pouvais faire peur à quelqu'un. C'était probablement dû au fait que j'avais appelé Tonnerre par son vrai nom. Il n'était pas habitué de se faire appeler Sylvain. Encore moins de se faire interpeller par une fille. Une fille qui, en outre, s'adressait à lui de son propre chef, sans Cure-Dent ou autre petit chef du même acabit dans son dos. Sauf que, j'ignorais si c'était son nom qui l'effrayait, ou la Ruth. Sa terreur de demeuré me faisait encore plus peur que sa bêtise. Lui et moi, on avait juste envie de filer chacun de notre côté. On faisait déjà la paire.

« J'aimerais ça faire un petit tour de moto. M'emmènes-tu ? »

Je risquais gros, mais il fallait que j'aille jusqu'au bout. Que j'aille vérifier de quoi, hormis le pire, Tonnerre était capable. J'ai plutôt trouvé de quoi il était incapable.

Tonnerre balançait sa tête de nigaud entre la porte du bar et moi. Une habitude chez lui, le balancement de tête. La bouteille ou la fille ? La bouteille ou la fille ? Il a fini par se brancher et opter pour la fille. Comme s'il regrettait déjà son boire, il s'est de nouveau essuyé la bouche avant de se jeter sur sa moto pour entreprendre de la délivrer. Une fois déchaînée, il s'est tourné vers moi en guise d'invitation. N'avais plus le choix. Aller de l'avant, je devais. Me suis donc approchée et, au moment d'enfourcher sa locomotive, j'ai aperçu nos reflets sur le réservoir-miroir tout rutilant sous les feux nocturnes de la ville. Tonnerre et moi, on était pareil. Lui en gars, moi en fille. Partageant la même vilénie. Vision choc de ma dégaine d'humaine. Y avait longtemps que je m'étais regardée dans un miroir. Ça me tapait, tout à coup. Pourquoi ? N'en savais trop rien. Mon séjour au *Rubis*, peut-être, qui avait fini par m'ébranler ? Peut-être que je craignais avoir découvert en Tonnerre un autre phénomène de bavure existentielle ? Et que je n'avais aucune envie d'être

deux ? Sur Terre comme sur la Lune ? J'avais peut-être peur qu'il débarque dans mon royaume ? Bref, mon reflet m'avait fait de l'effet. Ça m'apprendrait à me voir.

Sitôt en selle, on est parti en fou. Encore une fois, failli rebondir dans la rue. Par simple réflexe, me suis retenue aux bourrelets de Tonnerre. C'était si mou que j'avais l'impression de m'enfoncer dans un marécage. J'ai touché le fond de son marais alors que j'avais la tête au ras de l'asphalte défilant à toute allure. Ma bascule n'avait pas ralenti Tonnerre. Au contraire, il avait accéléré. Ma touche « ruthienne » avait mis sa moto en rut. Ça promettait. De retour sur mon siège, on a filé dans la nuit. Roulé pendant des heures. Nuit d'avril faisait sa fraîche. Me gelait. Congelée, que j'étais. Un iceberg à moto. Si je n'avais pas fait signe à Tonnerre de rentrer, on se serait rendu au Yukon. Docile, il m'a ramenée vite fait bien fait au *Petit Minou*. Et à peine débarqué, il s'est rué dans le bar. Sans rien demander en retour. Sans même jeter un coup d'œil sur la fille. Cette fois, nul besoin il avait eu de se balancer entre la fille et la bouteille. Opté pour le goulot.

Le lendemain soir, je suis retournée au *Petit Minou*. La moto de Tonnerre, déjà harnachée de sa camisole de force, décorait la façade. Avec mon air interplanétaire, je suis entrée au bar. Au fond de la salle, mon homme avait entrepris sa mutation sans avoir eu encore le temps de virer Tonneau. Assis devant une table garnie de biberons, il achevait son premier quand il m'a aperçue. Tel un gamin surpris en un lieu interdit, il a bondi de sa chaise. Les yeux rivés sur mes genoux emballés dans leur bas nylon, il a englouti une autre grosse bière et, pendant qu'il rotait à en décapiter ses voisins, a fait signe au barman de lui garder sa table. Suis sortie sur ses talons. Vu le caractère volcanique de Tonnerre, valait mieux se tenir derrière lui que devant. Et on est parti pour une autre virée en Antarctique.

Plus d'une heure qu'on sillonnait le centre-ville à fond de train quand la moto a décéléré. On venait d'entrer sur le territoire de Cure-Dent. Tonnerre voulait me parader devant *Chez Rosaire, Hot dog & Patates .99¢ — Ouvert 24/24 hrs.* C'était le quartier général de son patron d'occasion. Fidèle au poste derrière la vitrine du casse-croûte, Cure-Dent parlait à une de ses filles quand il nous a aperçus. Alors qu'on défilait sous son regard incrédule, mon bras s'est tout à coup érigé pour lui offrir un magnifique doigt d'honneur. Comme ça ! Sans prévenir. Un direct de la Lune. J'ai eu beau remballer mon bras plus vite que mon ombre, trop tard ! Mon geste fou venait de signer mon contrat. Un contrat d'associé avec Tonnerre. Un coup de majeur qui m'avait menée plus loin, plus vite que je ne voulais. Un simple bras d'honneur au nez d'un maquereau avait suffi à faire de Tonnerre un autre maquereau. D'égal à égal qu'ils venaient de s'affronter, ces deux-là. D'égal à égal ils s'affronteraient dorénavant. Une loi d'hommes. Du coup, j'étais devenue la chasse gardée d'un nouveau maquereau. La faute à mon bras. Mouvement involontaire qui m'avait fait perdre le contrôle de ma destinée. J'aurais dû me méfier de mes cinq jours de Lune intégrale. M'avaient un peu trop relâché la Ruth. À l'avenir donc, aux yeux de tous, je serais sa fille à Tonnerre, sa pute, sa Ruth. Me ressaisir au plus vite, je devais. Sinon, mollir, et mal finir.

Promu maquereau, Tonnerre a foncé pleins gaz le rire en délire. Reparti pour un autre tour sans fin, on était. Agrippée à mon siège, le vent cru des nuits d'avril me givrait. Ne sentais plus mes doigts. Ni mon presque corps à corps avec Tonnerre. Ni l'odeur de morue. Juste les relents de fond de *tonne* que la langue frénétique de Tonnerre entre ses canines m'envoyait par-dessus son épaule. Des heures à claironner sa promotion à toute la ville. Encore une fois, j'ai dû lui faire signe de s'arrêter. Congelée que j'étais. En descendant de sa *Harley*, failli me concasser, m'égrener sur l'asphalte. Sans

doute que Tonnerre me demanderait de lui tirer une pipe, ou autre *délicatessen* de son choix vu son nouveau statut de maquereau. Toute fine prête, que j'étais. Moi qui avais toujours dit oui à toutes les demandes, dirais non. Quitte à recevoir des coups de Tonnerre. Là, au moins, saurais à quoi m'en tenir. Si une part de l'homme était récupérable. Mais le temps de briser la glace de mes veines, il avait disparu au *Petit Minou*. Comme la veille. Comme il ferait le lendemain et tous les soirs à venir.

Quelque temps après, j'ai su pourquoi Tonnerre détaillait toujours quand venait le temps de faire valoir ses droits. L'avais surpris en plein jour sur un parking derrière un bar de danseuses. Assis sur un pare-chocs de *Cadillac*, il se bouchonnait le monsieur avec un bas de nylon. M'étais glissée derrière l'escalier de secours pour voir... pour voir ! Un bon vingt minutes, que ça duré : pompage, ballottage, ligotage, décapage, enrobage, bichonnage... en nage, le Tonnerre. Et plus mou que jamais. L'unique jus qu'il arrivait à tirer de son tonneau c'était de la sueur. Pourtant, il y mettait du cœur. Il s'acharnait comme dans ses massacres. Tout à coup, crac ! Il s'est mis à pleurer. À se déverser comme un enfant en peine, un pauvre enfant équipé d'un corps d'homme bête et impuissant.

Voilà de quoi était capable mon incapable. De m'offrir ses services d'escorte, « gratos ». En retour, il ne demandait ni chair ni argent, que le droit de faire péter sa moto avec moi dans son dos, ou à deux pas de l'auto pendant que je m'affairais à siphonner un « pipo ». Un peu plus, il me payait. En prime, m'était fidèle, mon maquereau. À part continuer d'œuvrer pour les dealers, il ne lui serait jamais venu à l'idée d'agrandir son harem. Ni aux filles de se racoler le maquereau à Tonnerre la terreur. On était bien trop content que je me charge de lui entre ses contrats. Ça l'occupait. Résultat,

le taux de massacre des innocents avait presque disparu ces derniers temps. Mon homme avait moins de temps à s'y consacrer. Aussi, on nous foutait la paix. Je pouvais travailler où je voulais. Dans la rue comme au bordel. J'aurais pu faire la belle sur le trottoir, mais j'avais gardé ma pratique des parkings. Plus discret. Et plus accommodant pour Tonnerre qui tenait à faire rugir son engin tout au long de la séance. Ce qui dérangeait le client. Souvent je lui disais qu'il n'avait pas à hurler son bonheur comme ça tout le temps. Il ne répondait rien. Ou faisait « vroumer » sa *Harley* en dardant le vide de sa langue pointue, le regard perdu nulle part entre lui et moi. Il pensait... non, ne pensait rien. Il ne pensait à rien, Tonnerre. Même pas à lui. Donc encore moins aux clients qui devaient encaisser sa fanfare pendant que je leur faisais plaisir de là-haut. Heureusement que quand un client se mettait à crier des bêtises à mon bêta, ça me ramenait illico presto dans l'auto. Fallait réagir vite, alors. Très vite. Calmer le client tout en continuant d'exciter son monsieur. Sinon, il n'aurait jamais su d'où était venu le massacre. J'arrivais assez bien à les calmer. Pour retourner aussitôt là-haut. Où je demeurais, même une fois de retour à moto. Parce que Tonnerre, finalement, c'était personne. Avec lui, je demeurais en solo. Une aubaine, mon maquereau.

Avec le temps, j'avais fini par améliorer l'ordinaire de mon monastère. M'étais acheté un hamac et des lunettes solaires. Ne manquait que la mer. En fait, j'en avais assez de dormir sur une planche de bois. Mon vieux matelas était si mince que je sentais le vernis du plancher au travers. J'aurais préféré un lit, un vrai. Mais comment le rentrer au monastère sans alerter tout le quartier. Et puis, il aurait fallu l'aide de Tonnerre. Lui révéler mon adresse ? Jamais ! Pas question ! *Le Petit Minou* pour nos rendez-vous, un point c'est tout. Donc, j'ai opté pour un hamac que j'ai installé le plus loin possible de la toile d'araignée qui prenait encore beaucoup trop de

place à mon goût. Ce qui tombait juste sous la fenêtre. D'où les Lunettes solaires pour refouler la lumière qui traversait mes paupières. Enroulée dans une couverture, me balançais au fond de ma cuve à journée longue. Ne sortais qu'avec la Lune. Sauf quand j'étais trop imbibée. La bière m'embau-mait, m'ancrait à mon hamac comme l'araignée empaillée au milieu de sa toile. Me réveillais le lendemain. Ou le surlende-main. Quand je sautais un soir au *Petit Minou*, Tonnerre en profitait. Cognait. Se battait pour tuer. Les gars se mettaient à cinq ou six pour l'arrêter. Et quand il me retrouvait, m'emme-nait sur sa moto comme si de rien n'était.

Plus d'un mois que Tonnerre et moi faisons la paire. Mai, fleurissait la ville. Mai, le mois de Marie. Le mois de Marie-Ruth-Camille puisque ce soir-là, 16 mai, j'atteignais mes seize ans. Seize ans le 16. Une année chanceuse, dit le dicton. Tonnerre me réservait un cadeau de son cru. Ce serait ma fête.

On rôdait autour d'un parking. Celui derrière le Cinéma 15 XXX. N'y maraudais pas très souvent. Une clientèle de voyeurs, les cinéphiles. Des petits faiseurs. M'étais rendue là ce soir-là, parce que j'avais envie de sécher sur l'asphalte. Trouver aucun client, quoi. C'était ma fête, après tout. Failli marcher. M'étais réjouie de deux refus, déjà. M'apprêtais à ramener mes bas de nylon au monastère quand j'ai vu la porte du cinéma s'entrouvrir. Un voyeur est sorti en douce pour se faufiler dans la noirceur jusqu'à sa voiture. Tandis qu'il cherchait ses clés au fond de ses poches, me suis dirigée vers lui. Pour la forme. Juste pour la forme. Me renverrait vite à mon hamac, le petit faiseur. Mais c'était un habitué des putes. À peine avais-je franchi la moitié de la distance qui nous séparait, qu'il me faisait signe de monter. Sa porte a claqué. Puis la mienne. Et la moto s'est mise à péter. Alors que mon client levait le bras pour allumer la lumière du plafond,

je me suis retournée vers lui pour discuter fric. C'était mon père.

Dans la pénombre du parking, ne l'avais pas reconnu. Et il avait changé d'auto. On s'est regardé dans le noir de nos yeux noirs. Curieusement, suis restée sur Terre. Moi qui disparaissais au moindre coup d'œil. Sourde, muette, aveugle que je devenais. D'un coup ! Tombais sans connaissance, debout. Ensuite... ne me rappelais de rien. Mais là, le voyais. Jusqu'au moindre atome de la plus infime particule de son âme. K.O. que j'étais. K.O. juste de voir que je le voyais. Mis du temps à rebondir. Pas lui.

« Camille ! ? »

En plus de le voir, l'entendais. C'était ma fête.

« Mais qu'est-ce que tu fais là ? ... J'savais que... Le centre nous a prévenus de ta fugue mais... j'pensais pas que... »

Le voyais, l'entendais mais je restais K.O.

« Tu... j'vois que ... ça va. »

J'avais l'impression de voir mon père pour la première fois de ma vie. De le voir dans tout ce qu'il était. Lâche et sincère. Il avait l'air sincère. Comme quand il parlait à Louise. En bon père. Lui parlait toujours en bon père à ma sœur.

« Tu... tu veux avoir des nouvelles ? ... des autres ? ... ta mère ? »

K.O. sur mon siège, j'aurais bien voulu décoller mais n'y arrivais pas. Alors mon bras s'est encore mêlé d'agir tout seul. Il a ouvert la porte. Le ronflement de la moto s'est engouffré dans l'auto. Irrité, mon père a grimacé.

« Tu m'as manqué, tu sais. »

Sonnait sincère, mon père, archi-sincère.

« J'te jure, tu m'as manqué... Reviens... Reviens à la maison. C'est... de l'argent que tu veux ? C'est pour ça que tu es partie ? »

Tonnerre a remis ça avec son vacarme. Mon père a mis de la pression, lui aussi.

« Combien, hein ? Combien tu veux ? »

L'enfer de Tonnerre gommait les paroles de mon père que j'arrivais quand même à lire sur ses lèvres minces. Fermé les yeux. En fait de manœuvre, c'était tout ce que mon K.O. me permettait. Senti mon père s'énerver. En manque, je suppose. Une autre pétarade l'a choqué. Une dernière l'a fait exploser.

« Va donc déboucher ta moto chez l'diable, gros sale ! qu'il a hurlé à travers sa fenêtre pour aussitôt ramener sa rage sur moi. Un vrai maniaque, ce gars-là. On devrait l'enfermer. J'espère que tu t'tiens pas avec lui. »

N'en croyais pas mes oreilles. Levé les yeux sur lui. Il a pris ça pour une avance. Réagir, c'était nouveau pour moi, pour nous deux.

« Tu m'as tellement manqué... C'est ta fête aujourd'hui. Tu vois, j't'ai pas oubliée... Si tu reviens à la maison, j'vais m'occuper de toi. J'ai compris, tu sais. J'vais m'occuper de toi mieux qu'avant. Tu seras ma petite reine. »

Mon corps s'est tassé sur le siège. Tout seul. De lui-même. Sans moi, encore une fois. Moi, ne savais pas... savais

plus... savais pas... ni faire, ni penser... mon père... lui avais manqué... sa reine... mon roi...

« Si tu reviens, j'te jure que tu ne le regretteras pas. Pis tu seras plus obligée d'aller... avec des clients. »

Clients... aller avec des clients. Mon père, mon client. Mon père, mon maquereau.

« Non ! »

Ruth parvenait de ruer dans les brancards. J'avais gagné du biceps, finalement. Ma vie de pute m'avait appris à dire non aux maquereaux, dirais non à mon maquereau de père.

« Non ? Mais pourquoi ? Puisque j'te dis que t'auras pas à le regretter.

— Non ! »

Un non ferme, Telle une sentence. Du coup, la peur m'était tombée dessus. Pour la première fois de ma vie, mon père me faisait peur. J'avais peur.

J'ai voulu sortir de l'auto au moment où Tonnerre recommençait son tapage. Cette fois, mon père lui a balancé un superbe bras d'honneur au travers de sa fenêtre. De famille, on dirait. Puis il a rabattu sa main sur moi pour m'empêcher de sortir. Sa poigne sur mon bras m'a figée net. Assez longtemps pour qu'il croie à un consentement de ma part. Comme dans le temps, alors qu'il prenait mon inertie pour un oui. Sourire en coin, il s'est penché sur moi quand tout à coup, un silence de mort est tombé sur le parking. Deux secondes plus tard mon père disparaissait par la porte, éjecté de son siège. C'était Tonnerre. Qui, après avoir attrapé Maurice Lambert par une jambe, l'a traîné jusqu'au mur de briques au fond du terrain où il l'a relevé pour mieux cogner. Mon père qui a vu venir le premier coup, n'a même pas essayé de l'éviter. Encore

moins de répliquer. Une musculature de mollusque, Maurice Lambert. N'était pas de taille, mon père. N'était de taille pour rien. Même avec la carrure d'un yéti, il n'aurait jamais levé le troisième doigt que pour *bluffer*. S'est écroulé à la première *pichnotte*.

Jusque-là, j'avais eu droit au meilleur de Tonnerre. En guise de cadeau de fête, il s'apprêtait à m'offrir le pire. Trois *jabs* plus tard sur le nez de Maurice Lambert, et je sortais enfin de mon K.O. Mettre fin au massacre. Tout de suite. Il le fallait. J'ai crié à Tonnerre d'arrêter. Il a continué. J'ai hurlé comme une damnée. Mais sa furie le rendait sourd. Continuait de frapper comme s'il affrontait un monstre du ring. Au bout d'un moment, il a enfin lâché sa proie. Mon père gisait sur l'asphalte. Tonnerre le regardait, les babines dégoûtantes de plaisir. Mais son arrêt n'était qu'une pause. Pour reprendre son souffle. Lucifer s'était emparé de Tonnerre.

Quelqu'un avait abandonné une barre de cric tordue au pied du mur de brique. Lucifer l'a attrapée. Non ! Non ! Pouvais pas voir ça. La Lune, vite ! Décoller. Décoller ! Rien à faire. N'y arrivais pas... toujours pas. Comme si voir enfin mon père aux petits oignons envers moi m'avait clouée au plancher des vaches avec toute la peur du monde pour m'y enraciner. J'avais beau me projeter là-haut, restais désespérément collée à l'asphalte. C'est là que j'ai vu la barre de cric s'élever au-dessus de la tête de Tonnerre et s'immobiliser dans la lueur blafarde du parking. Carnage ! Non ! Non ! Assez !

J'ai sauté sur Tonnerre pour tenter de le renverser. Mais, sur son dos, n'étais qu'un moustique. Un petit haussement d'épaule, et hop ! roulais par terre. Ce qui m'a permis de rater le premier coup de cric. Mais je l'avais entendu perforer... une paroi... un os... un corps. Lucifer s'est remis à frapper. Des coups sourds me « satanisaient » corps et âme. Encore

et encore... Me suis relevée en me gardant bien de regarder le massacre. Y avait du sang partout. L'asphalte, les bottines de Tonnerre, sur moi... Un lambeau de chair s'accrochait à mon genou, le sang dégoulinant sur mon bas nylon. Quand j'ai aperçu la cervelle de mon père couler de son crâne grand ouvert, j'ai tourné les talons et foncé sur la moto qui tournait toujours. L'ai enfourchée au son du chant des sirènes qui venait du lointain. La police ! La police s'amenait. Mes cris avaient probablement alerté le monde qui voulait la paix. Juchée sur mon siège, j'ai crié :

« Tonnerrrre!... La poliicie! »

Cri inutile. Toute à sa boucherie, Lucifer n'entendait rien. Faire rouler la moto. Que je ne savais pas conduire. Un pied à terre, une main sur la poignée, j'avais vers Tonnerre en saut de crapaud. En me voyant au volant de sa *Harley*, il décrocherait de son délire. Sûr !

Mais le sang l'aveuglait. N'a vu ni la moto ni sa Ruth. En désespoir de cause, j'ai fait rugir son engin. Ça le détournerait de sa proie. Il accourrait au secours de sa *Harley*. C'était sous-estimer Lucifer. Il achevait son œuvre avec calme et assurance. Frappait, frappait... sur de la bouillie d'homme.

Tandis que la sirène emplissait le parking, l'horreur le vidait de son oxygène en me siphonnant les poumons jusqu'à la face cachée de mon âme. Soudain, une fissure... la faille ! Qui s'enfonçait en moi jusqu'à l'origine des temps. Puis ça s'est mis à remonter. Et, debout sur la moto... j'ai explosé.

« Nonnnnn ! J'avais pas, j'avais pas le tuer, j'avais qu'il m'aime. »

3

Pendant ce temps-là moi, avec ma carrure d'homme, bègue et puceau, je me roulais dans mes lapins. J'en avais des milliers qui, dès que j'ouvrais la porte de l'enclos, se ruiaient sur moi pour m'aimer. Englouti par un raz de marée d'amour, que j'étais. D'amour simple, joyeux, animal. Toutes ces petites boules d'angora qui n'en finissaient plus de me chatouiller, une vraie caresse la vie, alors. Si j'avais pu, des lapins, j'en aurais eu des millions et des milliards pour inonder toute la ferme. Mieux, pour noyer la planète tout entière.

Je gardais mes lapins dans l'ancien hangar à carrioles que j'avais entouré d'un large enclos. J'avais cinq ans quand on m'a donné mes premières petites bêtes. À l'époque, j'étais loin de penser qu'elles se multiplieraient autant. Pour mon plus grand bonheur d'ailleurs. Mais au grand malheur de mon père. Aussi, j'ai toujours eu l'impression de lui avoir joué un vilain tour. Il élevait des vaches, mon père, pas des lapins. Henri Giguère possédait la plus importante ferme laitière de tout le canton. Un héritage de ses ancêtres qui remontait la lignée des Giguère jusqu'au premier colon breton venu s'établir au pays. Une affaire de gènes qu'il disait. Quand Henri Giguère parlait de sa ferme, une fierté de conquérant pétillait à l'orée de sa pupille. De tout temps, la vache avait été le centre de son univers. Évidemment, il possédait les plus belles de la race, les plus productives et les meilleures reproductrices. Des Holstein. À l'entendre, il ne se faisait pas mieux en vache laitière. Et les siennes, c'était des premières de classe. Ses

vaches ne donnaient rien de moins que « du lait d'appellation contrôlée », qu'il s'amusait à raconter. Dans le monde des vaches il y avait donc des Holstein, et des Holstein Giguère.

Je le trouvais beau, mon père. En particulier quand il parlait avec mon frère Éric, à ses Holstein Giguère ou à Pilou, le chien aux crocs crochus le plus paresseux de la terre. On aurait dit alors que rien ni personne d'autre n'existaient dans l'univers. Idem quand il jasait avec le voisin ou les gens du village. Que ce soit au sujet de la dernière récolte, de la prochaine assemblée municipale, du vieux tracteur, de la hausse du prix du lait, de politique ou de météo, Henri Giguère avait toujours à offrir une oreille attentive et une parole sensée. Tout le monde aimait mon père. Moi, je l'adorais. Lui, ne m'aimait pas. Il ne m'aimait pas parce que j'avais oublié les dernières paroles de ma mère avant qu'elle ne disparaisse. Du moins, c'est ce que j'ai cru pendant longtemps.

Le jour de la disparition de ma mère, j'étais seul avec elle à la maison, mon père travaillant aux bâtiments. Comme d'habitude, du haut de mes presque deux ans, je la suivais. Je suivais toujours ma mère sur les talons, ce qui l'agaçait au plus haut point. Tout ce dont je me souviens c'est que ce jour-là, je courais à quatre pattes derrière elle en essayant d'attraper ses pieds. J'entends encore claquer ses talons sur le plancher de bois de la cuisine. Le rouge des ongles de ses gros orteils qui brillait aux extrémités ajourées des souliers, m'hypnotisait. Je voulais attraper ses pieds pour... pour les garder près de moi... pour les retenir. Mais ils trottaient trop vite pour mes courtes jambes. Finalement, à bout de souffle, j'ai dû me résigner à les regarder aller et venir ici et là d'une pièce à l'autre. Tout à coup, je les ai vus accélérer le pas, parcourir la cuisine, franchir la porte moustiquaire, traverser la galerie, descendre les marches, suivre la petite allée pour

s'arrêter près de la voiture dans laquelle ils se sont engouffrés. Ma mère venait de disparaître.

Quand mon père est rentré à la maison, il s'est jeté sur moi en me bombardant de questions. Il cherchait à savoir ce qu'elle avait dit avant de partir. Moi, je ne me souvenais de rien. Ni même si elle avait dit quelque chose. Mon père lui, en était persuadé. On n'abandonne pas enfants mari foyer sans dire un mot. Il me secouait si fort que Pilou s'est mis à aboyer. Lui qui ne jappait jamais, faussait à fendre l'âme. Ses hurlements d'écorché vif ont finalement eu raison de mon père qui m'a laissé tomber sur le plancher pour aller s'enfermer dans sa chambre en claquant la porte sur le museau de Pilou. Pendant ce temps-là, je filais me réfugier dans le plat à vaisselle sous l'évier de la cuisine.

Tout était de ma faute. Je n'aurais jamais dû coller aux talons de ma mère. Et puis, au lieu de regarder circuler ses pieds, j'aurais dû prêter attention à ses dernières paroles. Mon père avait raison. Elle avait bien dû dire quelque chose, prononcer une parole, un mot... Je ne valais pas mieux que le manche de la lavette qui s'enfonçait dans mon dos. Si j'avais pu, je me serais transformé en eau de vaisselle pour disparaître dans le tuyau de renvoi sous l'évier. Et puis Pilou, tout gémissant, est venu me rejoindre dans l'armoire en déposant sa tête sur mes genoux. Ses yeux me suppliaient de le consoler. Ce que j'ai fait en le serrant dans mes bras. Fort, très fort. Plus fort, je l'aurais étranglé. Ce que j'ai eu envie de faire un moment. Mais je me suis retenu. Pilou, c'était le chien de mon père, mais aussi, mon toutou.

On est resté enlacé comme ça jusqu'à ce que j'entende pétarader l'autobus scolaire qui ramenait Eric de l'école. Comme d'habitude, Éric était entré dans la maison en appelant maman à tue-tête. Une seule fois, qu'il l'a appelée. Au

bout d'une éternité silencieuse à nous viser sous l'évier, moi et Pilou, Éric m'a jeté un œil mauvais et fondu en larmes. Il avait tout compris. Il ne reverrait jamais sa mère. Surtout, il avait compris que c'était de ma faute. Intelligent Éric, si intelligent... Comparé à lui, mon cerveau n'était qu'une guenille. Mon père avait bien raison de l'aimer, lui.

Finalement, je me suis empressé d'oublier ma mère. En réalité, j'avais obéi à mon père qui nous avait exhortés, mon frère et moi, de faire comme si elle n'avait jamais existé. De fait, après son départ, la vie avait repris presque comme avant. À la seule différence que mon père s'acquittait de toutes les tâches. Il aurait pu engager une femme pour l'aider, mais il ne voulait pas d'étrangère à la maison. Quant à moi, en raison de mon bas âge, je devais suivre mon père partout. Comme maman, de m'avoir constamment sur ses talons, l'agaçait. Je le sentais. Je le sentais bien. À vrai dire, je sentais sa colère tapie au fond de lui. Et j'avais peur. Sans doute pour éviter de métriper il m'abandonnait donc à mon boulot d'enfant, c'est-à-dire grandir, tout en se contentant de garder un œil lointain et discret sur moi. De mon côté, conscient du danger qui me guettait, je m'arrangeais pour rester à l'écart de son giron. La plupart du temps je m'installais dans le champ derrière la maison, ou sur une botte de foin dans l'étable où je passais des heures béates à observer mon père travailler. Ça sentait bon la paille, le fumier et la terre.

Plus tard, j'ai découvert une seconde raison pour laquelle mon père ne m'aimait pas. Il faisait beau ce soir-là. C'était l'été, un peu avant que je reçoive mon premier lapin. Assis au bord de la galerie, mon père regardait le soleil fondre au bout de sa terre. De la cuisine je l'observais au travers de la porte moustiquaire tout en bégayant « nn... nnon » à Éric qui voulait jouer à la lutte comme souvent ça lui prenait après le souper. Le dos large et puissant de mon père me fascinait,

m'envoûtait. J'avais juste envie d'aller me déposer sur lui, de le couvrir comme un châte en fermant les yeux. Mais je me suis retenu, bien entendu. Plutôt, je suis sorti en douce sur la galerie pour m'accroupir à côté de Pilou affalé au pied de la porte. Les yeux rivés sur le dos de mon père, j'ai commencé à flatter le chien. Pilou s'est alors mis à geindre de plaisir en découvrant ses crocs crochus. Henri Giguère s'est retourné. Notant tout juste ma présence, il s'est empressé de ramener son regard sur le soleil moribond. Quelques secondes plus tard, il s'éloignait de la galerie. À mi-chemin entre la maison et l'étable, il a sifflé Pilou qui s'est précipité sur lui en aboyant de bonheur. Y avait que les caresses pour rendre Pilou fringuant. Alors mon père s'est mis à lui caresser les flancs en lui parlant doucement à l'oreille. Je le comprenais. Mon père, je veux dire. Malgré ses crocs en tire-bouchon et sa fainéantise, Pilou était adorable. Le genre de pitou qu'on aime au premier coup d'œil. Qui donne envie de le ramener chez soi sur le champ. Ce qu'avait fait Henri Giguère quelques années auparavant en le choisissant parmi une portée de six chiots. C'était le plus poilu, le plus adorable des petits. C'était le chien bien aimé d'Henri Giguère. Moi, il ne m'aimait pas parce que j'étais juste « pas aimable ».

Éric, lui, l'était « aimable ». Je le trouvais drôle, vif, fin avec mon père, sachant toujours quoi dire ou quoi faire pour lui plaire. Et puis ça venait du cœur, ça se sentait. Aux yeux d'Éric, son père, c'était Dieu sur Terre. Rien de moins. Et Dieu emmenait son fils avec lui partout où il allait. Il faut dire qu'en digne élu, Éric s'arrangeait toujours pour lui faire honneur. Parce qu'en plus d'être fin, il était plutôt doué, mon frère. Premier de classe sans jamais ouvrir un livre. Et un génie de la mécanique. Notre antique tracteur en sait quelque chose. Chaque fois qu'on le croyait mort, Éric réussissait toujours à le ressusciter. Et avec les vaches, une vraie nounou. Sauf avec les veaux. Mais ça, c'est une autre histoire. Le plus

drôle, c'était quand il se lançait dans ses imitations. Une fois, au beau milieu du souper, il s'était mis à imiter M. Dion son professeur d'histoire fraîchement élu maire de Val Rouge. « Un importé de la ville juste bon à faire des histoires » disait mon père qui le détestait. M. Dion avait un tic nerveux. Chaque fois qu'il s'apprêtait à parler, une sorte d'affreux clin d'œil lui ratatinait tout le côté gauche du visage. Mal à l'aise, il traitait alors son œil de « vieux filou ».

« Vieux Pilou ! » avait alors lancé Éric en jouant de l'œil gauche.

Mais moi, bel idiot, j'avais pris la blague d'Éric pour une erreur. Histoire de faire mon fin, j'ai voulu rectifier l'affaire.

« Vvvvvieux fifi...vieux fifi...vvveu fffiffiff », que je n'arrêtais pas de répéter. Parce que quand je cherchais à faire mon *finfinaud*, ça me faisait bégayer deux fois plus.

Tout à coup, mon père a éclaté de rire. C'était la première fois de ma vie que je le faisais rire. Contrairement aux autres, du village ou de l'école qui se moquaient souvent de mon handicap, mon père, lui, ne réagissait jamais. En fait, il l'ignorait comme il m'ignorait, ne m'adressant la parole que pour les commodités du train-train quotidien. Mais là, il avait ri. Et à pleins poumons à part ça. Pas juste un petit sourire en coin ou un petit éclat de voix qui lui aurait échappé. Un vrai rire de géant qui lui avait tiré les larmes. Je n'en revenais pas. J'amusais mon père ! Même qu'à un moment, je me suis mis à douter de moi, à me dire que c'était probablement de l'irrésistible imitation d'Éric dont il riait, ou d'une seconde blague que mon frère aurait enchaînée et que j'aurais ratée, trop occupé à faire mon finaud. Et puis, j'ai fini par réaliser qu'en bégayant, j'avais traité l'œil gauche de M. Dion de vieux *fifi*. Parler *fifi* faisait toujours rire. Bon, une blague facile, c'est vrai. Doublement facile en plus, puisque dirigée contre

M. Dion, l'homme tant détesté de mon père. N'empêche, blague facile ou pas, j'avais réussi à faire rire Henri Giguère. Ça, personne ne pouvait me l'enlever. Mieux, à bien y penser, ma blague de *fifi* était peut-être plus fine que je ne l'avais cru. Parce que M. Dion, malgré ses trois fils qui témoignaient de sa virilité, avait des manières plutôt précieuses qu'il essayait de faire passer pour du « raffinement dionais » comme il disait, raffinement hérité de ses « soi-disantes » origines aristocratiques. Mais au village, ses nobles finesses avaient plus pour effet d'amuser le monde que de les impressionner. Chose certaine, j'avais réussi à faire rire et pleurer mon père. Tout à coup, bégayer me réjouissait presque.

Sauf que, Éric lui, l'avait trouvé moins drôle ma fine blague. Il n'avait même pas souri. Au lieu, il m'avait fusillé du même mauvais œil qu'au jour de la disparition de ma mère. Le nez dans son assiette il avait terminé son repas en silence. À la fin, il s'était mis à raconter qu'il avait vu un renard traverser l'enclos des Holstein Giguère. Je pouvais faire tout ce que je voulais sur la ferme, Henri Giguère me laissait complètement libre. La seule chose que je devais éviter à tout prix, c'était de menacer, d'une façon ou d'une autre, ses vaches sacrées. En entendant le mot renard, mon père a viré sur moi une paire d'yeux qui m'a à peine effleuré. Juste assez pour que j'encaisse toute la furie qu'ils contenaient. J'ai eu l'impression alors d'avoir commis le crime des crimes. Le renard, c'était de ma faute. Évidemment puisque c'était mes lapins qui l'avaient attiré. C'est comme ça, les lapins, ils attirent les renards qui eux, effraient les vaches. « Et quand les vaches ont peur, elles produisent du lait caillé et du fumier pourri », disait mon père. Menacer ses vaches, il n'en fallait pas plus pour qu'Henri Giguère brandisse sa petite bombe à retardement planquée au creux de ses viscères. Jusque-là, il avait toujours contenu son explosion, se contentant d'une colère silencieuse. Un homme au sang froid, Henri Giguère, calme,

puissant, imposant, fier comme un cap. Et là, les yeux braqués sur la lame du couteau plantée dans la fesse de jambon au milieu de la table, il avait suspendu le temps de l'univers tout entier à lui seul. Une éternité plus tard, il finit par ravalier sa bombe. Pour l'heure, mes lapins avaient retrouvé leur tranquillité. Mais moi, j'avais peur.

C'est madame Poulin, la voisine, qui m'a donné mon premier lapin. Avec le temps, j'avais fini par m'éloigner de mon père pour agrandir mon terrain de jeu. Ce jour-là, j'avais passé tout l'après-midi dehors à *marcher la terre* d'Henri Giguère, à ruminer le foin d'Henri Giguère en compagnie des vaches d'Henri Giguère et à chasser les mulots d'Henri Giguère dans les champs d'Henri Giguère. J'aurais bien voulu monter dans le bois d'Henri Giguère qui dominait toute sa terre en haut du coteau derrière sa maison, mais c'était défendu. J'étais trop petit. Je n'allais pas encore à l'école. Alors, j'avais été m'échouer là où toutes mes excursions aboutissaient, sur la grosse roche grise, ronde comme le dos d'Henri Giguère, ancrée à la lisière des arbres. Le soleil l'avait chauffée à blanc. Je m'y étais installé bien au chaud pour regarder le monde qui s'étalait dans la vallée. De là-haut je voyais toute la campagne environnante. Là-bas à gauche, le village de Val Rouge, de la taille d'une grosse patate, fermait le paysage tandis qu'à droite, la rivière fine et brillante comme un glaçon accroché au linteau d'une fenêtre sous un soleil d'hiver, allait toucher l'horizon. Entre les deux s'éparpillaient les fermes du canton. Les fermes des autres, avec leurs bâtiments, granges, étables, silos surmontés de paratonnerres. Seule l'étable d'Henri Giguère était signée.

Quelques années auparavant, il avait agrandi l'étable et en avait profité pour installer sur son toit des lettres géantes : FERME GIGUÈRE. Sans doute pour aider le facteur, que je m'étais dit à l'époque, vu que Gédéon Groleau faisait

régulièrement des erreurs de livraison. Toujours la même erreur, d'ailleurs, avec monsieur Poulin notre voisin. Mon père devait alors lui rapporter son courrier laissé à la maison. Il avait signé l'étable sans doute aussi pour s'assurer que tout le monde sache que cette ferme-là appartenait bien à des Giguère, étant donné que moi, même si je m'appelais Jérôme Giguère, elle ne m'appartenait pas. Je veux dire, à mes yeux c'était clair que la terre appartenait à Henri Giguère et à Éric, mais pas à moi. Donc, pas à tous les Giguère qui y vivaient. Ce qui pouvait créer de la confusion dans le monde. Et comme Henri Giguère était un homme qui aimait les choses claires pour tout le monde, en signant son étable, il avait définitivement établi ses titres de propriété. Bien installé sur mon perchoir, les fesses rougies par ma pierre chauffante, je regardais toutes ces parcelles du monde appartenir à tous et chacun. Moi, je ne possédais rien. Absolument rien. Même pas mes culottes que j'avais héritées d'Éric, comme le reste de ma garde-robe. En fait, je possédais une chose, une chose que nul autre au monde ne possédait : la peur.

Je rêvassais sur mes hauteurs quand tout à coup une mouffette a surgi du buisson planté un peu plus bas sur le coteau. Oh ! la belle petite mouffette, que je me suis dit. Je la regardais trotter dans le champ tout poil au vent quand une envie folle de l'attraper m'a fait bondir de ma roche. Je la voulais. Tout à coup, je voulais posséder cette mouffette et la ramener à la maison. Elle serait à moi. À moi tout seul. Pilou c'était le chien d'Henri Giguère, la mouffette serait mon chien. Pour éviter de l'effaroucher, je l'ai donc suivie à distance jusqu'au Chemin de l'Ours qui séparait la terre de mon père de celle du voisin. Une frontière interdite, pour moi, évidemment, mais que la mouffette avait franchie sans aucune hésitation. Moi à sa suite, incapable de me résoudre à abandonner mon chien. J'avais parcouru la moitié de la terre du voisin quand la mouffette s'est arrêtée net. Intrigué, j'ai

fait pareil. Et me suis mis à quatre pattes en faisant des petits bruits secs avec ma langue. J'espérais qu'elle me prenne pour une petite bête amie. C'a marché puisqu'elle m'a laissé approcher. Puis soudain, elle a dressé sa queue en me pissant dessus. Aspergé de la tête aux pieds, que j'étais. J'en ai même reçu dans les oreilles. Mais le temps de me ressaisir et la mouffette avait disparu. Je me suis donc retrouvé tout fin seul au milieu de la terre du voisin, puant à faire tomber les corbeaux du ciel. Mon père me tuerait. J'avais si peur de rentrer à la maison dans cet état que j'ai couru me réfugier entre deux balles de foin dans la grange du voisin, la grange des Poulin.

Armé d'une touffe de foin, je me suis mis à éponger la pisse de mouffette sur mon gilet en espérant faire disparaître l'odeur. Mais, rien à faire ! J'empestais la grange tout entière. Les yeux pleins d'eau, je retenais mes larmes comme chaque fois que j'avais envie de pleurer. C'était comme ça. Pleurer était interdit. Donc je ravalais mon malheur et surtout, la perte de mon chien quand tout à coup j'ai aperçu du côté de l'échelle qui menait au fenil une pile de cages à lapins. L'une d'elles ne renfermait qu'un seul spécimen, une boule blanche énorme. Derrière son grillage, le gros lapin blanc agitait son museau rose en me fixant de ses grands yeux rouges. Des yeux qui avaient dû pleurer beaucoup, que je me suis dit. Des yeux qui me regardaient me retenir. J'aurais juré qu'il savait qui j'étais. Il me regardait comme s'il m'avait attendu toute sa vie, moi, pour que je le flatte comme un chien. Me retenir de pleurer, ça, j'y arrivais. Mais me retenir de flatter le lapin, impossible !

Oubliant mon odeur nauséabonde, je me suis précipité sur la cage du gros lapin. Au moment où j'allais passer ma main par la petite porte, l'échelle s'est mise à grincer. Une ombre envahissante est alors descendue sur la cage. J'ai levé les yeux. Un gros derrière emballé dans du tissu à motif pied

de poule menaçait d'atterrir sur ma tête. C'était madame Poulin. La grosse madame Poulin. Qui sans doute venait me disputer pour m'être introduit dans sa grange sans permission. Une fois au sol, plutôt, elle m'a souri. D'un drôle d'air tout en resserrant son décolleté d'où ses seins débordaient. Une *craque* qui lui remontait jusqu'au cou les séparait. Muet, je la regardais, terrifié. Muette, elle me fixait de son sourire niais. Puis tout à coup, elle s'est mise à grimacer. Ma punteur venait de rejoindre ses narines. Étant donné que j'étais entré comme un voleur dans sa grange en y répandant mon parfum pestilentiel, je m'attendais au pire. Mais au lieu de me chicaner, elle ouvrit la cage et sortit le lapin pour me l'offrir. Le gros lapin blanc qui m'avait attendu si longtemps, elle me le donnait. Je n'en revenais pas. Un lapin ! À moi ! Juste pour moi !

« Llle llllllapp...in, ppppour moi ?

— Oui, Jérôme, pour toi. J'te le donne.

— ...Usss... pppou... moi ?

— Oui, juste pour toi.

— Pas àààààà Ééééé...ic ?

— Juste juste pour toi, à toi tout seul. Allez, retourne à la maison, maintenant. Pis prends un bon bain avec du vinaigre, de la "petite vache" pis de la bière. Y a rien de mieux pour se débarrasser de l'odeur de mouffette. »

Quand je suis sorti de la grange, je tenais le monde entier dans mes bras, mon lapin. Sauf que je le serrais si fort le pauvre qu'il s'est mis à gigoter. Vu la grosseur de l'animal, j'arrivais à peine à le retenir. Et plus je serrais, plus il se débattait. J'allais contourner la grange quand il a réussi à m'échapper. Aussitôt je me suis mis à courir après lui pour découvrir derrière le bâtiment un camion rouge qui flamboyait au soleil. C'était le camion de mon père. Il était probablement venu rapporter du courrier à madame Poulin. Quant au

lapin, il avait été se réfugier sous le moteur du camion. Installé à l'ombre de l'engin, il broutait tranquillement un plant de pissenlit. Il ne me restait plus qu'à le cueillir... en douceur. Docile comme une fleur, le gros lapin s'est laissé prendre, un brin jaune coincé entre ses palettes. Heureux, j'ai filé à la ferme. J'avais mon chien.

De retour à la maison, j'ai couru à ma chambre. Étant donné que Lapin c'était mon chien, j'avais décidé de le garder avec moi dans ma chambre. En secret. « Personne ne saura que j'ai un lapin ! que je me suis dit, excepté madame Poulin, bien entendu. Mais dès que je l'aurai installé, j'vais retourner chez elle pour lui demander de ne rien dire à personne. Même pas à mon père. Jamais il ne saura ! »

J'avais tout prévu. D'abord, je construirais un beau petit nid à lapin dans ma garde-robe. Pas une cage, là, un vrai nid. Et je laisserais mon chien libre d'aller et venir à sa guise dans la pièce. Dorénavant, je garderais la porte de ma chambre fermée et verrouillée. Éric la gardait bien fermée à double tour, lui. Moi aussi, alors. Pour la nourriture, j'irais piquer des légumes dans notre jardin. On ne s'apercevrait de rien. Je lui donnerais à bouffer tout ce qu'il voudra, des feuilles de laitue, de betterave, des tonnes de carottes, des radis, du céleri, des patates, des concombres, des tomates et... et du fromage en grain. Pilou raffole bien du fromage, mon lapin aussi y aurait droit. En tout cas, il aura de quoi se remplir la panse de tout ce qui lui fera envie. Je lui ferais goûter de la réglisse noire aussi. C'est meilleur que de la rouge. Il va adorer ! Puis, en hiver, je vais le nourrir avec des provisions entreposées sous mon lit. À l'avenir, c'est moi qui me chargerais du ménage de ma chambre. Quant aux crottes, je fabriquerais une litière à lapin, comme pour les chats. Et je lui montrerais à y faire ses besoins. Il apprendrait vite, c'est certain. Un lapin c'est sûrement aussi intelligent qu'un chat. Et si

de temps en temps il lui arrivait de s'échapper, je ramasserais tout aussitôt. Et pour l'eau, j'irais déterrer le coffre à bijoux en argent de ma mère qui pourrissait dans la cave avec toutes ses affaires. Placé sous la commode à l'abri des regards, ça ferait un abreuvoir parfait. Donc, si quelqu'un entraît soudainement dans ma chambre, il ne verrait rien. Ni litière, ni abreuvoir, ni lapin. Pas même un tout petit couinement pour trahir sa présence dans ma garde-robe. En fait, comme chien, un lapin c'est bien mieux qu'un chien, ça ne jappe pas. Oui, j'avais tout prévu : « Jamais personne ne saura ! »

Je venais à peine de déposer mon lapin sur le lit que j'entendais claquer la porte de la maison. Mon père ! Le temps de se rendre à l'escalier qu'il l'attaquait à grandes enjambées. Une fois en haut, je l'ai entendu se précipiter vers ma chambre. Trop tard ! Il savait déjà pour mon lapin. Vite ! Cacher mon chien. Je... je lui dirais que... que je l'ai perdu en chemin.

Henri Giguère ouvrit la porte. Sauf que, dans ma panique, au lieu de cacher mon lapin dans la garde-robe j'avais essayé de le fourrer dans un tiroir de ma commode. Et ses longues oreilles avaient refusé de se laisser enfouir. Résultat, mon père m'avait pris en flagrant délit de camouflage. Il était entré dans la pièce comme un char d'assaut en braquant sur moi sa bombe planquée au fond de ses yeux. Bombe qu'il a vite détournée sur mon lapin. Sans aucun ménagement il l'a attrapé par les oreilles et s'est mit à le renifler en grimaçant comme madame Poulin. Pour avoir serré mon chien trop fort sur mon gilet, il puait lui aussi.

« Va prendre ton bain, qu'il m'a dit en brandissant le lapin, pis donne-moi ton linge, j'vais brûler tout ça.

— Nonnnnn ! Que j'ai hurlé. Nonnnnn ! ppppp... as llllllapin ! mmmmm...onnnn chchch...ien ! pppppas bbbb...ûler mmmmmnonnnnn chchch...ien ! »

Tuer mon père. Je voulais tuer mon père. J'ai sauté sur lui en le frappant comme un damné. Je n'entendais rien de ce qu'il disait tellement j'étais fou. Et ne voulais rien entendre non plus. Pendant que d'une main il tenait bien haut le lapin qui se débattait au bout de ses oreilles, de l'autre il me retenait à bout bras en me regardant boxer tous azimuts dans le vide. Finalement, j'ai compris que c'était peine perdue. Jamais je n'arriverais à tuer Henri Giguère.

« Jjjjje vais llllle dire... Maaammme Poupou...in », que j'ai lancé, tout à coup.

Ma menace avait visé juste. Mauve qu'il a viré, mon père. Il allait exploser quand tout à coup, un petit paquet rouge a atterri sur mon couvre-lit. Puis un autre. Et un troisième pendouillait au cul de mon lapin. Mon lapin, c'était une lapine. Elle accouchait.

Avant même que le troisième rejeton ne tombe du ventre de sa mère, mon père avait déjà déposé la lapine sur le plancher. Ensemble, on l'a regardée finir de mettre au monde sa portée. A la fin, sept petites boules de chair rose sanguinolentes se tortillaient sur le bois verni.

« Ccccest dddes ssssouris ? que j'ai demandé.

— Des lapins, Jérôme, des lapins, qu'il m'a répondu, hyper-agacé. Pis des lapins, comme j'essaie de te le dire depuis tantôt, on garde ça dehors, dans une cage, pas dans la maison. Bon, tu me nettoieras le plancher comme il faut puis ensuite tu prendras ton bain. »

Et il a quitté la chambre en emportant mes vêtements, seulement mes vêtements. Mon lapin, je veux dire, mes lapins, il me les avait laissés.

Pourquoi avait-il changé d'idée tout à coup ? Je l'ignorais. Peut-être à cause de ma menace de tout dire à madame Poulin. Ou parce que le lapin c'était une lapine. Mon père aimait les vaches, mais pas les bœufs. « Un bœuf, c'est bête » qu'il disait. Peut-être qu'il pensait que les lapins mâles étaient bêtes eux aussi. Ou peut-être à cause des bébés lapins. Ils n'empêtaient pas la mouffette, eux, il n'y avait donc pas de raison de les brûler. En plus, ils avaient besoin de leur mère. En fait, les bébés ne pouvaient pas ils sentaient drôle, juste drôle. Je le sais parce que j'ai reniflé le dernier-né pendant que sa mère léchait les autres. Et, c'a été plus fort que moi, j'ai fait comme la lapine. J'ai donné un petit coup de langue au bébé. Pour y goûter. Je voulais savoir ce que c'était que d'être mère. Comme j'avais peur qu'elle oublie son petit dernier, j'aurais pu prendre la relève. Mais elle l'a nettoyé comme les autres. J'étais content. Finalement, pourvu que je puisse garder ma lapine, moi, je me fichais bien de la raison qui avait fait changer mon père d'idée. Donc une fois la toilette des petits terminée, je suis allé prendre mon bain. Avec mon chien.

Le lendemain, mon père m'a donné la permission d'installer mes lapins dans le vieux hangar à carrioles de mon grand-père. Tant par sa dimension que par son emplacement un peu à l'écart des autres bâtiments, le hangar jouait à merveille son rôle de clapier. Surtout, personne ne s'y rendait depuis des siècles. Mes lapins y étaient donc tranquilles. Et par le fait même, moi aussi. Je passais tout mon temps avec eux. Dès ma corvée du jour achevée, je me précipitais au clapier pour flatter mon chien et ses petits. En peu de temps, j'avais appris à reconnaître chacune des fourrures, des paires d'oreilles et des queues de chacune de mes huit petites bêtes. Les petits avaient grandi très vite. Même que certains d'entre eux continuaient de grossir. Je me disais que je les nourrissais sans doute un peu trop. J'adorais écouter une feuille de

laitue craquer entre leurs palettes. Le plus drôle, c'était de les voir grignoter une branche de céleri. Ils s'y mettaient à deux, un à chaque bout. Je les aimais tant, mes lapins. Mais la mère restait ma préférée. C'était mon chien, après tout.

Puis un beau matin, en entrant dans le hangar, au lieu de trouver huit lapins, j'en ai trouvé quatorze. Deux jours plus tard, sept nouveaux petits remuaient contre le flanc de leur mère pendant qu'une autre lapine accouchait au fond du bâtiment. Mes lapins, c'était tous des lapines, que j'ai cru alors. Voilà pourquoi elles prenaient toutes du volume sans arrêt. J'avais maintenant plus d'une vingtaine de petites bêtes qui se trémoussaient sur la paille de mon clapier. Et encore deux autres lapines grosses. Tout excité, mais surtout inquiet de les voir se reproduire continuellement, j'ai couru chez madame Poulin pour lui demander si mes lapines étaient normales. Je n'avais pas revu madame Poulin depuis le jour où elle m'avait donné mon chien. Elle avait grossi. Elle était peut-être en train de se reproduire elle aussi. Mais comme le nombre de ses lapins n'avait pas changé, je me suis plutôt dit qu'elle devait manger ses nouveau-nés au fur et à mesure.

« ... Esssst-que vous.... mangggggez lles petttits?...
vvvu ququque vvvous mmmangez beaucccoup... »

Elle a éclaté de rire. J'avais dû dire une bêtise. Heureusement que madame Poulin était toujours gentille avec moi. Aussi, tout sourire, elle m'a expliqué les mystères de la vie tout en me révélant comment il fallait faire pour limiter la multiplication des lapins. Ensuite, elle m'a remis un mâle d'une autre lignée. Apparemment, il fallait absolument respecter la loi des croisements sinon :

« Sinon, tes lapins vont naître avec des nœuds dans les oreilles », qu'elle m'avait dit en me fixant de ses gros yeux sévères.

Madame Poulin m'avait fait si peur que, durant plusieurs mois, dès l'aube, je me précipitais au hangar pour vérifier si mes nouveau-nés avaient des nœuds dans les oreilles. Parce que sa fameuse loi des croisements, je ne l'avais pas respectée. Trop compliqué. Et je n'avais pris aucun autre moyen pour empêcher mes lapins de se reproduire. Les mettre en cage ou les séparer dans de petits enclos me rebutait, m'horrifiait, en fait. J'aurais eu l'impression de les punir sans raison. De quoi les rendre vraiment malheureux. Et moi autant qu'eux. Aussi, pendant longtemps, j'ai eu peur que mes petits naissent infirmes. Puis finalement je me suis dit que même si mes lapins venaient au monde avec une dent en moins, une patte de trop ou les oreilles tressées, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Je m'en foutais moi, au fond. Je les aimerais quand même mes lapins.

J'en prenais grand soin de mes petites bêtes. Aussi bien que mon père de ses vaches. Mieux, même. Parce que moi, en plus de les nourrir, de les brosser, de les soigner, je les distrayais. Par exemple, je les emmenais par petites talles en excursion dans les champs. Ou j'inventais des jeux. Comme jouer aux obstacles. Suffisait de suspendre une carotte au-dessus de leur museau pour les faire escalader les marches de la galerie à la queue leu leu, traverser le tuyau de ciment sous le pont du petit ruisseau ou les faire patiner sur la glace l'hiver. Mon jeu préféré, c'était la cachette. Les yeux fermés, je laissais les lapins s'éparpiller sur la neige. Au bout d'un moment, j'essayais de retrouver mes lapins blancs sur la neige blanche. Plus malaisé qu'on ne croit. Surtout quand ils me tournaient le dos parce que, là, je ne pouvais plus compter sur le rose de leur museau pour les repérer. Mais le plus difficile, c'était de

les rattraper. Tandis qu'eux gambadaient joyeusement sur la surface de la neige, moi, je calais jusqu'aux cuisses. Le soir, quand j'arrivais à déjouer mon père et Éric, je montais mon chien dans ma chambre. J'enlevais le haut de mon pyjama et l'enfouissais sous les couvertures avec moi.

Un an plus tard, ma marmaille comptait plus d'une centaine de lapins. Mais qui dit lapin, dit renard. De temps en temps ces petits rusés roux venaient rôder autour des bâtiments. Ce qui inquiétait toujours Henri Giguère. Mais de surprendre un lapin près de l'étable, dans l'enclos des vaches ou ailleurs sur la terre, l'irritait encore plus que la vue d'un renard. Parce qu'il arrivait parfois que des petits malins s'échappent du clapier. Mon père enrageait. D'ailleurs, c'est suite à une de ces petites évasions qu'il a fait sa première *razzia*. Quand j'ai aperçu par la fenêtre de la cuisine son camion stationné près du clapier, j'ai mis un temps avant de réaliser ce qui se passait. Ce n'est qu'en le voyant trimbaler une poche grouillante de lapins sur son dos et la déposer dans la boîte de son camion rouge que j'ai enfin compris. Trop tard ! Beaucoup trop tard. Le temps de sortir de la maison et il filait déjà chez le boucher Caron. Il avait dû croire que je ne me rendrais compte de rien étant donné le grand nombre de lapins qui fourmillaient dans le hangar. À son retour, il m'a trouvé mâchoires serrées et poings fermés. Il avait pris mon chien.

« Va falloir t'habituer, qu'il m'a dit, y en a trop. Pis ça commence à me coûter cher à nourrir. C'est des vaches que j'élève moi ici, pas des pinpins. Comme ça, en les vendant au boucher Caron, au moins ça paye une partie de la nourriture. »

Je ne comprenais pas. Tuer des lapins pour nourrir d'autres lapins ? Non, je ne comprenais pas. Par contre, je sentais bien que l'argent n'était qu'un faux prétexte pour

justifier sa tuerie. Le fermier le plus riche du canton, Henri Giguère. Riche, mon père. Non, le problème c'était qu'à ses yeux, mes lapins n'étaient que des « pinpins ». Une honte, quoi. Une insulte à ses gènes Giguère, ses gènes d'homme et de vache. Fallait qu'il s'en débarrasse.

Planté devant Henri Giguère, je n'avais plus qu'une idée en tête, tuer Pilou. J'ai sauté sur la galerie pour lui tordre le cou. Mais l'imbécile a cru que je m'apprêtais à le flatter et, tout joyeux, s'est mis à battre de la queue. Un chien trop bête pour se rendre compte du danger qui le guette... ! J'avais beau le fusiller du regard, il continuait à balayer l'air de sa queue en geignant de plaisir à l'avance. Comme je me contentais toujours de le fixer, impatient de goûter mes caresses, il s'est mis à frotter sa tête contre moi. Un de ses crocs crochus s'est accroché à mon gilet. Il a tiré une maille, l'idiot. Alors... alors... j'ai craqué... et renoncé. Pour m'enfuir aussitôt en me jurant de ne plus jamais m'amouracher d'un lapin. En tout cas, d'un en particulier. Comme ça, je ne risquerais plus de le voir disparaître dans la poche de mon père. Mon chien était mort.

Pour la seconde razzia, ainsi que les nombreuses autres à venir, mon père a attendu que j'aille à l'école. L'école, moi, je n'avais aucune intention d'y aller. J'étais prêt à tout, me sauver de l'autobus scolaire, de la cour de récréation, de la classe... me battrais s'il le fallait. Mais je n'irais pas. Éric m'avait averti : « ... pis la maîtresse fait lire les élèves à haute voix devant tout le monde, même ceux qui bégaiant, surtout ceux qui bégaiant. » Il avait dit ça pour être gentil, Éric. Il voulait me prévenir de ce qui m'attendait. De temps en temps, ça lui arrivait d'être fin avec moi. Mais seulement de temps en temps. Ce n'était pas de sa faute, il avait peur. Peur qu'en s'approchant trop près de moi, je déteigne sur lui et le rende

bègue. Et quand il était gentil, c'était en cachette de mon père, bien entendu. Il tenait à sa place d'êlu, Éric.

Toujours est-il que, le jour de la rentrée, je n'ai pu me sauver ni de l'autobus scolaire, ni de la cour de récréation. Ce jour-là, Éric avait eu le mandat de veiller sur moi. De voir à ce que je me rende à bon port. Après m'avoir fait monter presque de force dans l'autobus, il m'avait largué dans la cour parmi des millions d'enfants. Je n'en avais jamais vus autant à la fois. Même à l'église. Ça pullulait autour de moi en piaillant comme des poules effarouchées. Tous avaient l'air de savoir comment faire dans la cour d'une école, comment être, parmi tant d'autres. Ils avaient tous l'air de vraiment s'amuser. Ça ne prouvait qu'une chose. En plus de mon problème de bègue, il me manquait un morceau. Celui qu'il fallait pour se sentir bien, se sentir bien dans le monde. Les autres semblaient si heureux. Moi, j'avais juste envie de fuir.

Mon frère avait rejoint ses amis. Tout en jouant à la lutte avec Denis et Martin, il me surveillait du coin de l'œil. Impossible de m'évader. Au bout d'un moment, la directrice est enfin sortie de l'école. Cloche en main, lèvres pincées et front plissé, on aurait dit qu'elle rassemblait son troupeau pour le mener à l'abattoir. J'ai paniqué. Tandis que les autres couraient tous se mettre en rangs devant la grande porte de l'école, moi, je m'étais agrippé au mat dénudé de son drapeau planté au milieu de la cour. Il a fallu trois maîtresses pour m'arracher à mon mat sans patrie. Et deux pour me faire entrer dans l'école : madame Doyon me tirant par les bras, et madame Dubé me poussant par derrière. Pendant tout ce temps-là, Éric n'avait pas bronché de son rang. Je lui faisais trop honte. Déjà. Dire que je n'avais encore rien bégayé devant ses amis. Finalement, j'ai dû attendre la récréation pour réussir à me sauver de l'école. À peine avais-je mis le pied dans la cour que je filais en ignorant les hauts cris de Simon Légaré

qui voulait alerter l'école tout entière de ma fuite. J'ai couru jusqu'à la ferme à travers champs. Évidemment, j'ai été me réfugier dans mon clapier où j'ai passé le reste de la journée avec ce qui me restait de mes lapins, Henri Giguère ayant exécuté sa seconde razzia.

Le soir-même, averti de ma fugue par la maîtresse, Henri Giguère m'a menacé de se débarrasser de tous mes lapins si je ne retournais pas à l'école. Je n'avais pas le choix. Sauver mes lapins était plus important que faire rire de moi. Je m'étais donc rendu en classe, bien décidé à ignorer les méchancetés du monde entier. Finalement, M^{me} Doyon s'était montrée plutôt gentille. Zélée, mais fine avec celui qui s'était rapidement révélé mauvais élève. Pourtant, je faisais comme Éric, je ne travaillais pas. Alors qu'il rapportait à mon père un bulletin de premier de classe, moi je lui en présentais un de bon dernier. Henri Giguère le signait sans dire un mot, sans même me demander d'essayer de faire mieux. Il se disait probablement qu'il n'y avait rien de bon à tirer de moi.

J'étais mauvais dans toutes les matières. Incluant les amis. Je n'en avais aucun. J'aimais bien Vincent Jacques. Lui aussi se plaisait bien avec moi, d'ailleurs. Mais dès que d'autres gars s'approchaient de nous, il me laissait tomber. Parce que je bégayais. Soudain, il devenait tout gêné et se joignait au chœur des railleurs. Et la maîtresse, madame Doyon, plutôt que de me laisser tranquille dans mon coin, en rajoutait. Elle avait décidé de me guérir, qu'elle disait. Pour ça, elle m'obligeait à parler avec un crayon en travers de la bouche. Ou à chanter. Semble-t-il que les bègues arrivent à chanter sans bégayer.

« C'est pour ton bien, Jérôme, que j'fais ça. Un jour tu vas parler normalement, sans bégayer, c'est promis. Bon, qu'est-ce que la sainte trinité ? Allez, chante-moi la réponse. »

Sur l'air de « Mon Beau Sapin » je lui chantais, sans fausse note, la mauvaise réponse. Mais sans bégayer. Ou presque. Elle avait raison madame Doyon. Sauf que moi, depuis que je m'étais résigné à aller à l'école, je m'en foutais de bégayer. Ça ne me dérangeait plus. Et puis, je parlais si bien dans ma tête.

Parfois, je me surprénais à livrer un bout de phrase fluide comme la brise. Comme si, tout à coup, j'avais oublié de bégayer. Juste oublié. Ça sortait si naturellement que sur le coup, je me pensais guéri définitivement. Évidemment, ça ne durait pas. Ma langue reprenait ses mauvaises habitudes en se cabrant au premier mot qui voulait sortir de ma bouche. Je m'arrêtais net de parler, donc. Même ma mauvaise langue se moquait de moi. J'avais remarqué que mes rares envolées fluides se manifestaient toujours quand je me sentais calme, ou léger. Par exemple quand je parlais à mes lapins, ou lorsque je jaisais avec les arbres. Parce que, avec le temps, et grâce à une désobéissance double, j'avais finalement obtenu la permission de monter dans le bois.

Cet après-midi-là je faisais l'école buissonnière sur la grosse roche en haut du coteau. Parfois je prenais congé du monde. Comme Henri Giguère tolérait mes petites escapades, étant donné qu'il n'y avait rien de bon à tirer de moi, je fuyais l'école lorsqu'il faisait trop beau pour moisir en classe. Donc, bien installé sur la roche, je rêvassais quand un coup de feu m'a fait sursauter. C'était mon père. Il venait de rater le renard qui filait comme une balle dans ma direction. Au dernier moment, l'animal a bifurqué à ma droite pour disparaître dans le bois sans agiter la moindre petite feuille ni le moindre brin d'herbe. À croire que rien ne venait de passer par là, pas même un ange. Fasciné par l'habileté du renard à l'esquive, je n'ai pu résister à l'envie de le suivre. Tant qu'à déjà être hors la loi... D'un bond je me suis jeté à ses trousses, pistant l'animal jusqu'à son terrier situé à quelques enjambées

seulement à l'intérieur de la forêt. Fier de mon coup, et me voyant déjà fin chasseur, je suis redescendu aussitôt à la maison pour raconter mon exploit à mon père ; j'avais découvert la cachette du renard que lui, avait raté avec sa carabine. S'il voulait bien me laisser retourner là-haut avec un piège à collet, ses vaches pourraient enfin brouter en paix. D'abord étonné par mon audace, il a réfléchi un moment pour finir par me balancer entre les dents : « D'accord ! » Ce jour-là je suis remonté dans le bois pour ne plus jamais en redescendre, ou presque.

La forêt avait sur moi un effet d'envoûtement. À peine avais-je franchi sa frontière en haut du coteau que déjà, elle me prenait en charge. Je me sentais alors si léger qu'il ne me restait plus qu'à être. Juste être. Comme un arbre. Et à chasser... pêcher... nager. N'existait plus que la piste du raton laveur que je traquais, ou la ligne de ma canne à pêche sautillant dans les bouillons de la rivière qui traversait la forêt. Une forêt vite devenue mon paradis. Souvent, je rêvais d'y déménager mes lapins. Pour cesser d'avoir peur. Rêve jamais réalisé. Pourtant, j'avais pensé à tout. Je les aurais installés là-haut, au vieux moulin abandonné bâti au pied des chutes qui cassaient la rivière à cet endroit. Le Moulin des Chutes, qu'on l'appelait. Hormis le coin nord-ouest du grenier, il n'en restait plus que la charpente, encore solide toutefois, et le cerceau de la grande roue dépouillée de ses palmes par le temps qui trempait, immobile dans le courant. Au temps de mon arrière-grand-père, le moulin avait servi à moudre le grain des fermiers du canton. Plus tard, mon père avait loué son emplacement à la municipalité. Une immense paroi de granite prolongeait le côté ouest de la chute au pied de laquelle une petite plage dorée allait mourir dans le bassin d'eau profonde à cet endroit. L'été, tout Val Rouge remontait le Chemin de l'Ours jusqu'aux chutes pour aller s'y baigner. Par un beau dimanche après-midi, Daniel Beaulieu, fils

unique du docteur Beaulieu, avait sauté du haut de la chute. Un pari entre lui et César Bouchard, un *bum* de sa classe. Il s'est ouvert le crâne sur les rochers qui se cachaient au fond de l'eau. Mort sur le coup. Après, plus personne n'a voulu monter au Moulin des Chutes pour se baigner. Sauf moi.

Chaque fois que je remontais la rivière en lançant ma ligne dans toutes les fosses à truites rencontrées, je terminais ma partie de pêche par une baignade. Je sautais du haut de la chute aussi, de la roche carrée fichée au milieu de la rivière et qui s'avancait en porte à faux au-dessus du bassin. Dangereux ! Très dangereux. Car de là-haut, on ne voyait rien. Impossible de deviner les deux gros rochers pointus qui montaient des profondeurs de l'eau. Pour éviter de se blesser, ou de se tuer, il fallait savoir exactement où plonger. C'était juste là, sur la troisième vague après le gros bouillon, vis-à-vis la petite échancrure qui fendait le rideau de la chute. Y avait si peu de place entre ces monstres sous-marins qu'une seule personne à la fois pouvait s'y glisser. Une opération qui exigeait un saut de haute précision que j'avais appris à exécuter très tôt. Aussi, l'esprit tranquille, je sautais avec l'assurance d'un champion. De toute façon, rien ne pouvait m'arriver dans mon royaume.

Mon père adorait la truite. Surtout la toute fraîche grillée au beurre. Mais il ne voulait pas de mon gibier, en particulier de mes lièvres. Il les prenait pour des lapins sans doute, des lapins sauvages. Alors parfois je les faisais rôtir, là-haut, sur un feu au milieu de la plage et les mangeais avec amour. Mais le plus souvent, je les vendais au boucher Caron. Avec le temps, j'avais fini par ramasser assez d'argent pour acheter de la broche à poule et construire une clôture autour du hangar. Du coup j'agrandissais le territoire de mes lapins tout en diminuant les risques d'évasion. Une bonne chose, vu que chaque évasion me coûtait une razzia. La clôture a

donc mis fin aux escapades de mes petites bêtes, privant ainsi Henri Giguère de son prétexte à raffle. Et comme il ne rencontrait plus de pinpins égarés sur sa ferme, il y pensait de moins en moins à mes lapins. Enfin... il me semblait. Il faut dire qu'à cette époque, Henri Giguère avait commencé à s'impliquer en politique. La mairie de Val Rouge l'intéressait. Débarrassés des razzias, mes lapins s'étaient alors mis à se multiplier comme des poux sur le dos de Pilou. J'en avais plus de mille. À croire qu'ils ne faisaient que ça. Je veux dire... le sexe... je veux dire... se reproduire. À un moment, ça m'a inquiété. Étant donné que je ne respectais toujours pas la loi des croisements, je me demandais si mes lapins étaient normaux. Peut-être que j'avais fini par créer une race de lapins détraqués, des lapins... maniaques sexuels. J'ai couru chez madame Poulin.

« T'en fais pas, mon Jérôme, des lapins, ça baise tout le temps. C'est pour ça que c'est si doux. »

A force de voir les lapins entre eux, puis Pilou avec la chienne des Blanchet, Sultan, le taureau du vétérinaire avec les vaches de mon père et plus tard, Éric avec les veaux Giguère, jeune, je m'étais fait une idée très claire de ce qu'était le sexe : le mâle se décharge dans une femelle pour se reproduire. Ou, comme Éric dans un veau en guise de pratique pour le jour où il se reproduirait avec une fille. J'avais tout compris. Sauf ce... ce curieux plaisir qui venait avec. Et qui avait commencé à s'emparer de moi au fur et à mesure que je grandissais. J'avais onze ans quand la *craque* entre les seins de madame Poulin m'a fait bander pour la première fois.

Elle m'avait toujours intéressé, sa *craque*. Avant, quand j'étais petit, je m'imaginai qu'elle y glissait un dix cents pour acheter, en cachette de monsieur Poulin, une barre de chocolat, ou qu'elle y plantait son thermomètre quand elle faisait

de la fièvre, ou que ça devait piquer quand elle y échappait des graines de biscuit... bref, sa *craque* m'avait toujours intéressé mais jusque-là, jamais pour me faire bander. Pas plus que les lamentations nocturnes du lit d'Éric qui arrivaient jusqu'à mes oreilles à travers le mur de sa chambre. Tous les soirs je l'entendais s'exercer avec une mitaine de laine rouge comme un radis. Avant, les lamentations avaient sur moi l'effet d'une berceuse, ça m'endormait. Puis tout à coup, ça s'est mis à m'exciter. C'était à la fois si plaisant et si troublant que j'en rougissais de la tête aux pieds. Au fond de mon lit, je fondais tellement j'étais gêné. Et Éric qui n'en finissait plus de remettre ça avec sa mitaine. J'en virais mauve pour lui.

Plus le temps passait, plus je pensais au sexe. Ça me tombait dessus n'importe où, n'importe quand. Aussi bien en nettoyant ma carabine, en lançant mes bottines, qu'en bégayant mes mauvaises réponses à la maîtresse qui pourtant, elle, n'avait pas de *craque* du tout. Je me demandais même si elle avait des seins. Le pire, c'est que je ne faisais rien pour me débarrasser de mes mauvaises pensées. J'aimais trop ça. J'ai fini par faire comme Éric. Non pas avec les veaux, mais avec les mitaines. Mais moi, j'utilisais une vieille chaussette rugueuse comme le vieux paillason de la galerie. Comme j'avais perdu sa jumelle, je devais la laver chaque fois. Éric, le chanceux, avait encore la paire de mitaines sous la main. Pour faire sécher ma chaussette, j'utilisais le même truc que lui. Je l'accrochais à un ressort du matelas sous le lit. A défaut d'être lui, je faisais comme lui.

Je faisais comme lui, mais en partie seulement. Parce que, le faire avec les veaux, j'en étais incapable. J'y pensais, par contre. Souvent. Allant même jusqu'à m'imaginer en route vers l'étable... que je n'atteignais jamais finalement. Je m'étais liquéfié de gêne entre temps. Alors, me voir en train de m'aligner derrière un cul de veau et... impossible ! Ce

qui me tracassait, d'ailleurs. Me tourmentait, en fait. Parce que si je n'y arriverais pas avec les petits Holstein Giguère, comment je ferais pour y arriver avec une fille ? Moi, Jérôme Giguère, avec une fille ? Jamais ! Jamais je réussirais à me reproduire avec une fille. Et pour finir, un jour les gars de ma classe m'ont traité de puceau. D'habitude, pour toute réponse à leurs niaiseries, je leur offrais ma plus profonde indifférence. Mais là, je n'avais pu faire autrement que de les écouter se moquer de moi.

« Tu sais même pas ce que ça veut dire, puceau ? m'a lancé Jocelyn Martineau. Toi ? Un dernier de classe du secondaire ?

— Toi ? Un bègue ? a renchéri Richard Labbé. Ben t'as intérêt à l'apprendre, pis vite à part ça. Parce qu'un bègue, ça reste puceau toute sa vie. Telle langue, telle queue. Pis une queue qui bégaye, ça aboutit jamais. »

Les gars eux, en savaient des choses sur la vie. Bien plus que moi étant donné que je passais la mienne dans le bois ou avec mes lapins. Puceau, je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire. C'était peut-être le fameux morceau qui me manquait ? Mais ça sonnait plutôt comme une maladie. Dououreux, même, comme une brûlure. Pourtant, quand j'aboutissais, ça ne brûlait pas du tout. C'était tout le contraire. Ça brûlait quand je me retenais. Parce que, même si j'étais bègue, j'aboutissais, moi. Tous les soirs à part ça. Et durant la nuit, aussi. Je savais bien que les gars m'avaient traité de puceau juste pour m'écœurer. Habituellement, leurs bêtises me traversaient le crâne sans s'arrêter entre mes deux oreilles. J'ignore pourquoi, mais celle-là, je l'avais accrochée au passage. J'avais peur que les gars aient dit vrai. J'avais peur de cesser d'aboutir, tout à coup. Ou d'être une sorte de bègue puceau qui ne pouvait aboutir que dans une chaussette. Et qu'avec une fille, je n'y arriverais jamais. Les gars confirmaient mes pires craintes. Le plus grave, c'était que je

n'étais pas du tout pressé de vérifier la véracité de leur dire. Avec les filles, je veux dire. D'après les gars, c'était toutes des bêtes de sexe. Heureusement qu'elles m'ignoraient, sinon, je serais mort au premier regard.

Éric lui, évidemment, allait au-devant des filles comme il allait à une partie de hockey, en vainqueur. D'ailleurs, y avait toujours une fille qui lui tournait autour. Sauf que, comme il disait, « Je préfère choisir, qu'être choisi. » Doué en tout, Éric. Sa dernière élue, c'était Martine Caron. Un soir, il l'a invitée à venir souper à la maison. Pour la présenter à mon père, qu'il avait dit. Comme si Henri Giguère ne connaissait pas la fille du boucher Caron. Une fille... fille, quoi..., rouge à lèvres, « frisés », parfum au lilas, dents blanches un peu trop longues et qui riait fort. Quand elle éclatait de rire, ses épaules faisaient sautiller son petit pendule de cristal qu'elle portait en permanence sur sa « pomme d'Adam ». Son « camé ésotérique », qu'elle appelait ça, son talisman. Elle avait un petit côté bizarre Martine, avec ses histoires de cristaux et d'astrologie. Elle croyait aux planètes, à la nature et à l'amour universel. Comme la bande à cheveux longs qui s'était installée à l'ancienne ferme Veilleux du Rang croche. Une commune, qu'ils avaient fondée, La Commune de l'Amour Universel. Martine jasait souvent avec le chef de la bande, un gars de la ville. Il s'appelait Aimé. Aimé, alias Réjean Tanguay. Il avait invité Martine à lui rendre visite à la commune. Elle voulait y aller mais Éric refusait de faire un fou de lui, comme il disait. Pourtant, son petit cristal qui lui illuminait la gorge à sa blonde lui plaisait bien à mon frère, l'hypnotisait quasiment quand il le regardait. Comme si Martine avait voulu empêcher ses yeux de descendre plus bas. Son cristal, moi, par bonheur, ne me faisait aucun effet. Alors, de temps en temps, je m'aventurais un peu plus bas pour m'offrir un petit coup d'œil sur ses petits seins de fille. Des petits seins sans *craque*. Probablement que plus tard, quand elle serait une

madame, il lui en pousserait une *craque*. Mais, même sans *craque*, ils me faisaient plaisir les petits seins de Martine.

J'avais grandi pas mal ces derniers temps. Je dépassais mon père d'une mèche de cheveux, maintenant. Moins costaud que lui, mais bâti fort. « Un ado d'homme », avait dit Martine ce soir-là en croquant une carotte avec ses dents de lapin. Ce qui m'avait fait bander net. Et rougir à bouillir. Je m'étais jeté sur mon rosbif et mes *patates pilées* que j'avais dévorés en deux bouchées sous l'œil impressionné de Martine qui me fixait dans son halo lilas. Rien pour me faire mollir. Justement, je voulais rester bandé. C'était si bon. Mais j'avais peur que, comme d'habitude, mon père me demande de servir le café. Ce qui m'aurait obligé à me lever et, du coup, dévoiler mon plaisir.

« Vas-tu manger ton assiette avec ça ? m'avait demandé Éric, à la fin. J'sais pas ce qu'il a ces temps-ci, mais il mange comme trois cochons.

— À quatorze ans, c'est normal, avait répliqué Martine en tripotant son pendule. C'est pour ça qu'il dégage une si belle énergie. »

Une déclaration trop gentille au goût d'Éric qui m'a viré une paire d'yeux accusateurs. Comme si, en faisant le glouton, j'avais voulu faire de l'œil à sa blonde. Moi, Jérôme Giguère, bègue et puceau qui avait une peur bleue des filles !

« Ben moi, à son âge, j'mangeais pas autant que ça. Cette semaine, il est passé à travers toute une meule de fromage. Pis avant hier, c'est un gros jambon qu'il a avalé, avec une demi-douzaine de petits gâteaux au chocolat que j'avais faits moi-même. Et ce matin, y avait plus de pain, ni de lait. Il a tout bouffé, ton Jérôme. Tu trouves ça normal, toi ?

— Si t'as faim, m'a dit mon père, t'as juste à manger. T'es pas obligé de te cacher. Martine va croire que j'ai pas les moyens de te nourrir. »

À part les petits gâteaux, je n'avais rien dévoré du tout. Éric exagérait encore. Et mon père le croyait. Quand, en de rares fois, je leur volais la vedette à ces deux-là, en bons complices, ils se liguèrent contre moi. Un père et son fils, quoi. Un vrai père, Henri Giguère. J'aurais tant aimé avoir mon père comme père. Mais là, j'étais trop occupé par ce qui se passait dans mes culottes et surtout, par l'heure de servir le café sur le point de sonner pour répliquer quoi que ce soit. Je n'allais tout de même pas me mettre à bégayer une bêtise devant Martine et risquer de déblander, vu que, bander en présence d'une fille à son insu, c'était le plus que je pouvais m'offrir.

À l'heure du café, un miracle s'est produit. Quelque temps auparavant, Éric m'avait averti de me méfier des miracles de l'amour, « Ça change un homme, tu sauras, pis pas nécessairement dans le bon sens. Le pire, c'est qu'il y a plus que ça dans la vie. » Pauvre Éric. Ce soir-là, il nous a montré combien il était victime de l'amour. C'est tout dévoué tout à coup qu'il s'est levé pour servir café et dessert. Une tarte à la « pichoune » qu'il avait cuisinée lui-même la veille. J'étais sauvé. Mais pas pour longtemps.

« Qu'est-ce que tu fais avec tous tes lapins Jérôme ? m'a demandé Martine.

— Il aime ça se rouler dedans, a répondu Éric. Il est aux lapins. Hein Jérôme que tu es aux lapins ?

— Nnnnon ! que je me suis surpris à répliquer. Nnnnon ! Sssuis pas aux aux aux... sssuis pas ccccomme toi, mmmoi.

— Quoi ? Es-tu en train de m'accuser d'être aux lapins ?

— Nnnnon, aux... vvvveaux ! »

Éric a bondi de sa chaise pour m'étrangler. Martine, qui a réagi en fille, l'a retenu par le bras. Une fille dans la maison, ça faisait toute la différence pour moi. Mon père a ordonné à Éric de se calmer et d'ignorer mes niaiseries. En bon fils, Éric a obéi aux ordres de son père et s'est rassit en fumant des naseaux. Pour changer l'atmosphère, Martine a aussitôt tenté de relancer la conversation.

« Euh... pis vous monsieur Giguère, vous aimez ça les lapins ? C'est vous qui avez démarré l'élevage de Jérôme ? »

Pauvre Martine ! Elle aurait dû consulter son pendule avant de parler.

« Jamais de la vie, qu'il a craché, insulté noir. »

J'ai voulu arrangé les choses.

« Ccccest mmmmaaaamm Poupoullin quququi mmm'a dddonné.... ma premmmière llapinnne encceintttte qqquand... étais...ppp'tit.

— Gisèle Poulin ? Ah oui, c'est votre voisine. Elle vient souvent à la boucherie. Et quand elle s'amène, c'est long ! Elle et ma mère se plantent à côté de la caisse puis elles jasant pendant des heures. Ça finit toujours de la même façon : dans la chambre froide, sur la grosse balance à carcasses. Un vrai accordéon, Gisèle Poulin. Perd dix livres, prend quinze livres. Perd quinze livres, prend vingt livres. Elle doit avoir le quatrième chakra débalancé. »

On a tous rigolé un bon coup. Sauf mon père.

« Pis en ce moment, elle est dans son gros, ou dans son maigre ? s'est informé Éric.

— J’le sais pas, a répondu Martine. Ça fait un bon bout de temps que je l’ai vue. D’habitude, quand elle disparaît comme ça, c’est parce que sa livre est à la hausse. Vous l’avez pas vue vous autres, dernièrement ? »

Sans penser plus loin que le bout de mon nez, je me suis retourné vers mon père.

« Eeeeeest ggggggsssse ouuuuu....mmmmaigre, ppppa ?

— Moi ? Moi ? Mais....j’le sais pas, moi...j’l’ai pas vue.

— Mmmm...oui, jjjj’ai vvuu tttt...cccamion dddderri... ère llla ggggrange hier, ppppour du ccccoucccourrier... ssssuppose ? »

Un silence de mort s’est abattu sur nous. Mon père m’a regardé, toute bombe allumée. J’ai débandé net. Si Martine n’avait pas été là, Henri Giguère m’aurait massacré.

Le souper a tourné court. Un coup de téléphone de Gédéon Groleau, le bras droit d’Henri Giguère dans sa cabale pour accéder à la mairie de Val Rouge, a fait lever l’assemblée. Tandis que mon père parlait élection, assemblée politique et qualité de fumier au téléphone, Éric et Martine en ont profité pour déguerpir de la maison et aller finir la soirée au village. Moi, j’ai desservi la table. J’attaquais la vaisselle au moment où mon père raccrochait. Le téléphone avait échoué à le calmer. Toujours aussi tendu, suffoquant presque de colère, il est sorti de la maison en arrachant pratiquement la porte moustiquaire de ses gonds pour aller faire, comme à chaque soir, une dernière tournée d’inspection des bâtiments. Juste comme je terminais d’essuyer le comptoir, j’ai vu mon père revenir de l’étable, une poche de fumier sur l’épaule qu’il a déposée sur la galerie avant d’entrer dans la maison. Les mâchoires serrées, il a glissé :

« Toi, si j't'avais pas, la vie serait belle. En te laissant ici, on peut dire qu'elle l'a réussie sa vengeance, ta mère. »

C'était la première fois que mon père parlait de ma mère depuis sa disparition.

Le lendemain matin, j'ai quitté la maison à l'aube. Incapable de dormir, j'avais passé la nuit à mariner dans la haine de mon père. Au lever du jour, nerveux et fatigué, je n'avais plus qu'une idée en tête, aller à la pêche. J'ai donc gagné le bois alors que la lumière éclairait à peine le dos des roches qui remontaient la rivière. Durant toute la matinée, j'ai lancé ma ligne d'une fausse à l'autre sans attraper une seule truite. J'ai eu beau visiter mes meilleures caches, utiliser mes plus belles cuillères harnachées d'un ver frais à chaque lancé, rien à faire. Dame truite se laissait désirer. J'ai dû monter un mille plus haut que la chute, jusqu'à la fausse aux indiens avant d'attraper ma première prise. Et encore, je n'ai réussi à pêcher que trois truites. Pas de quoi nourrir une seule personne. En tout cas, certainement pas mon père qui, pour se rassasier, avait besoin d'en avaler une bonne douzaine à lui tout seul. Des petites truites, mes truites, mais les meilleures. Passées dans la poêle fraîchement sorties de l'eau, elles fondaient dans la bouche.

Le soleil brillait du côté ouest de la rivière, maintenant. La journée était passablement entamée. Si je voulais avoir le temps de préparer ma nouvelle recette concoctée le matin même en me levant, je devais amorcer mon retour. Mais le principal ingrédient de mon plat me faisait toujours défaut. Avec mes trois truites, j'étais loin du compte. Redoublant de patience, j'ai entrepris de redescendre le courant en m'acharnant à lancer ma ligne dans toutes les directions. Rendu au Moulin des Chutes, moi qui faisais toujours au moins une *saucette*, j'ai passé mon chemin sans même prendre le temps

de tremper mon gros orteil dans l'eau tellement je craignais de rentrer bredouille. La rivière semblait vidée de ses poissons. Mais je gardais espoir, m'entêtais à pêcher comme si j'avais eu toute l'éternité devant moi. Finalement, au dernier coude de la rivière, juste avant de sortir de la forêt, ça s'est mis à mordre. C'est comme ça la pêche. Tout à coup les poissons se battent pour avaler ton hameçon. Vingt minutes à peine m'ont suffi pour attraper plus de trente truites. Il ne me restait plus qu'à rentrer à la maison, nettoyer mes prises et les fourrer de crotte de lapin.

Je voulais le rendre malade, empoisonner mon père, lui faire cracher ses boyaux pourris de haine. C'est acide de la crotte de lapin. Une petite truite farcie à la crotte lui décaperait la panse mieux qu'une pinte de térébenthine. J'aurais pu utiliser son cher fumier d'appellation contrôlée, mais il l'aimait trop son fumier de ses Holstein Giguère. Ça risquait d'être moins efficace. Ma crotte de lapin contenait plus de venin que toute la montagne de fumier qui croupissait derrière l'étable. Quatre ou cinq repas de truites farcies suffiraient à l'étripier. Quitte à prolonger l'opération si besoin il y avait. Je le regarderais verdir, pourrir et mourir sans qu'il ne se doute de rien. J'étais le malheur de sa vie, alors qu'il en crève!

Assis à la table de la cuisine, je me suis mis à examiner soigneusement chacune de mes prises que j'avais étalées sur une page du journal. Je les avais classées par ordre de grandeur afin de réserver les plus grosses truites pour lui. Comme ça, il en mangerait plus. De la crotte, je veux dire. Mais j'aurais de la peine à les farcir et surtout à recoudre les flancs. La plus ventrue de mes truites faisait tout juste la largeur de l'étroit article sur lequel elle s'allongeait. Je réfléchissais au problème quand, tout à coup, j'ai senti quelque chose se déposer sur mon pied : un lapin !

D'un bond, je me suis retrouvé sur la galerie, stupéfait par le spectacle qui se déroulait sous mes yeux : un raz de marée de lapins déferlait sur la ferme. Plus de deux mille trois cents petites bêtes tout excitées de gambader en liberté, tapissaient de blanc la terre d'Henri Giguère. On se serait cru en hiver, le sol couvert de neige. Mon rêve d'inonder la ferme de lapins qui se réalisait. Un rêve d'enfer, oui, car il autorisait enfin celui de quelqu'un d'autre. Debout sur son tracteur immobilisé au pied du coteau, mon père me pointait du doigt.

Le soir-même, le boucher Caron est venu ramasser les quelques lapins qui traînaient encore ici et là sur la terre, les autres ayant disparu dans le décor. Puis une fois sa ferme débarrassée des « pinpins », Henri Giguère, armé d'un bidon d'essence, a mis le feu au hangar. Dans l'absolu de la nuit, j'ai vu alors flamber toute la beauté du monde.